



DU HAUT EN BAS

1937

Il a été tiré de cet ouvrage :
QUINZE exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Sceaux. — Imprimerie Charaire et Cie

Inu.A.48.914

GYP

DU HAUT EN BAS

DONAȚIUNEA

MIHAI BOERESCU

QUATRIÈME MILLE

44768



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1894

Tous droits réservés.

Biblioteca Centrală Universitară
BUCUREȘTI
Cota 6662
Inventar: C82744

nc 110/02

B.C.U. Bucuresti



C82744

A

CRAFTY

SON AMI

GYP

Septembre 1833.

DU HAUT EN BAS

I

Dans une très belle maison de l'avenue des Champs-Élysées.

AU CINQUIÈME

Un grand atelier encore peu meublé. Des toiles ébauchées et quelques tapisseries anciennes cachent les murs. Un divan, fauteuils de bambou; berceuses.

CABOUR, 35 ans. Grand, l'air distingué. Costume de velours gris à côtes, cravate de bon goût; linge et chaussures irréprochables. (Il travaille à la robe « rose mourant » d'un grand portrait de femme. La robe pose sur le mannequin.) — Eh!... filez, hein?... voilà le timbre!...

DUFEU, 30 ans. Petit, râblé. Costume de velours analogue à celui de Cabour, mais mal coupé. Cravate horrible. Linge et chaussures sans prétentions. (Sans quitter le paysage auquel il travaille.) — J'ai rien entendu!...

JALON, 40 ans. Immense. Costume, linge et chaussures pareils à ceux de Dufeu. Cravate échelée. (Sans bouger du divan où il est allongé.) — Moi non plus!...

CABOUR, écoutant. — Je meserai trompé!...

JALON. — Probable?... (Un temps.) As-tu bientôt fini, au moins?...

CABOUR. — Quoi?...

DUFEU. — Ta baronne Kranich?...

CABOUR. — Fini?... vous ne voudriez pas?...

JALON. — Depuis qu'elle pose, nous vivons dans la soupente... c'est rasant, à la fin!...

CABOUR. — N'empêche que, s'il n'y avait

pas ces gens-là pour casquer... nous n'aurions pas un atelier pareil!...

DUFEU. — Ta parole?...

JALON, *les yeux au ciel, tirant d'énormes bouffées de sa pipe.* — Elle s'amène pas vite, la baronne?...

CABOUR. — Il est à peine l'heure!... Dis donc... tu es là à fumer comme une locomotive... tu pourrais pas calmer un peu ta pipe avant son arrivée?...

JALON. — Non!... tu es trop beau dans ce rôle-là!... on croirait, ma parole, qu'elle ne sais pas ce que c'est qu'une pipe... mais le baron Kranich en a sûrement une, de pipe!... je parie qu'il la fume le soir dans son lit... et qu'il éteint la bougie avec avant de s'endormir?... j'vois ça d'ici!...

CABOUR. — Tu es idiot!...

JALON, *toujours les yeux au ciel, examinant le plafond.* — Il est chic, l'atelier!

y a pas à dire, c'est un chic atelier!...

CABOUR. — Pour ce que tu en fais...

JALON. — J'en ferai... mais seulement quand il y aura des accidents politiques...

CABOUR. — Tu dis?...

JALON. — Je dis que c'est parce que j'étais sur un toit, aux Champs-Élysées, quand les monuments ont brûlé dans le temps, que j'ai loué ici avec vous autres... Oh! il n'y a pas de quoi me regarder d'un air ahuri... ce que c'était beau!... on voyait tout, tout... juste la même vue que nous avons d'ici... malheureusement, je ne faisais pas encore de peinture dans ce temps-là!...

CABOUR. — Et puis après?...

JALON. — Ben, je me suis promis d'être bien placé pour quand ça rebrûlerait!... et je crois que ça s'avance, grâce aux barons Kranich et Cie!... Ah! cré coquin! que

c'était beau!... des bleus, des roux, des tons épatants!... dommage qu'on n'ait pas rebâti la Cour des Comptes... c'était ce qu'il y avait de plus joli!... ça vous flanquait une tache dentelée rouge et jaune au bord de la Seine... on aurait juré un gros œillet panaché qui trempait dans l'eau... je rôtirais de bon cœur à condition de revoir ces colorations-là avant de griller!...

CABOUR. — Il est fou!...

DUFEU. — Pas déjà tant!... Elle est en retard, la baronne Kranich!... dis donc?... si le baron allait mourir avant que le portrait soit payé?... quel coup!... nous aurions été sept fois pour rien dans la soupente... c'est ça qui serait bête!...

CABOUR. — Mourir?... le baron?... il est malade?...

DUFEU. — Pas que je sache... mais par ce vent de congestion cérébrale...

JALON. — La congestion du Panama!...

CABOUR, *rexé*. — Vous êtes absurdes!...

(*On entend le timbre.*)

JALON, *se levant et se sauvant suivi de Dufeu*. — Méfiance!... v'là Israël!...

AU QUATRIÈME

Salon en acajou et damas rouge. Chambres à coucher en palissandre et damas d'une couleur quelconque. Salle à manger en chêne sculpté à la mécanique. Chromos, photographies peintes, simili huile avec « empâtements »; bronzes dorés, zincs d'art.

M. ET M^{me} LAFROUSSE, *anciens négociants*, et leurs enfants, *déjeunent*.

M^{me} LAFROUSSE, 48 ans. Grasse, *exsangue*. *flasque*; les lèvres minces, le nez pointu, les oreilles plates, l'œil perçant. Robe très ornée, avec des manches énormes en velours d'une couleur différente de la robe. — Ils ne se relèveront plus!... c'est fini!...

GONTRAN LAFROUSSE, 13 ans. Petit, laid, chétif et mal tourné. — Qui?...

M. LAFROUSSE, 55 ans. *Gras aussi ; exsangue aussi ; flasque aussi. Les oreilles épaisses, les cheveux rares ; l'œil atone. Voyant que sa femme dédaigne de répondre.)*
— Ta mère parle de nos Panamas !...

JULIA LAFROUSSE, 16 ans. *Assez belle fille, l'air déluré.* — Ben, on en aura parlé, des Panamas, toujours !...

M^{me} LAFROUSSE, *furieuse.* — Il y a de quoi en parler !... (*A son mari.*) Je vous l'avais bien dit quand vous avez voulu en prendre, que ce n'était pas un placement de père de famille !...

M. LAFROUSSE, *saisi.* — Comment ?... mais c'est toi, au contraire, qui as insisté pour que...

M^{me} LAFROUSSE, *se frappant la poitrine.* — Moi !... allons donc !... avec votre Grand Français, vous en aviez plein la bouche !...

M. LAFROUSSE. — Ah ! elle est forte,

celle-là !... quand c'est toi qui me trainais à des conférences... et qui te disputais avec moi pour me prouver qu'il fallait marcher avec son siècle... et que la rente était bonne pour les imbéciles...

M^{me} LAFROUSSE, *semblant se parler à elle-même*. — Quand je pense qu'il y a des femmes qui ont la chance d'épouser des hommes intelligents !...

M. LAFROUSSE, *piqué*. — A qui faites-vous allusion en disant ça ?...

M^{me} LAFROUSSE. — Pas à moi, à coup sûr !... (*Les enfants rient*), mais j'en connais... et pas loin...

M. LAFROUSSE. — Où ça ?...

M^{me} LAFROUSSE. — Dans cette maison... au premier...

M. LAFROUSSE, *méprisant*. — C'est de la marquise d'Alcuin que vous parlez ?...

M^{me} LAFROUSSE. — Probablement...

M. LAFROUSSE. — Je ne vois pas très bien l'intelligence de M. d'Alcuin ?... sa femme a... rencontré le comte Judaskuss... et voilà !...

M^{me} LAFROUSSE. — Il a 40,000 francs de rente, on en dépense 300,000 chez lui... il n'a pas l'air de deviner d'où vient l'argent... et vous ne trouvez pas ça intelligent ?...

JULIA. — D'où vient-il donc, l'argent ?...

M. LAFROUSSE, *vivement*. — De spéculations... que le comte Judaskuss leur fait faire... (*Il fait des yeux à sa femme.*)

M^{me} LAFROUSSE. — Et elle fait la fière quand on la rencontre, M^{me} d'Alcuin !... parce que ça a la particule et que ça connaît les Schildgrün et les Judaskuss, et les Kleberig, etc., etc... avec ça qu'il y a de quoi être fier !...

GONTRAN. — Il y en a un au bahut, un Schildgrün...

M. et M^{me} LAFROUSSE, *avec admiration et respect.* — Oh!!! et tu l'as vu?...

GONTRAN, *négligemment.* — J'vous crois, que j' l'ai vu!... il est dans ma classe!...

M. et M. LAFROUSSE, *ensemble.* — Oh!... tâche de te lier avec lui... on ne sait pas...

AU TROISIEME

Appartement élégant. Pas d'encombrement, mais quelques très beaux bibelots anciens. Vieilles tapisseries; fleurs très fraîches; beaux portraits; pas un seul meuble de peluche et pas une seule lampe à pétrole.

M. et M^{me} DE KERFLEURY (bonne vieille noblesse bretonne), leurs filles YVONNE, SIMONE et LUCETTE, et leur fils JEAN, *causent en lisant les journaux du soir.*

M. DE KERFLEURY, 50 ans. *Grand, sec, très bon air.* — On s'est battu à la Chambre...

JEAN, 18 ans. *Une bonne frimousse réjouie.*
— Tout à fait?...

M^{me} DE KERFLEURY. — Non... mais enfin...

JEAN. — Ah!... tant pis!...

M^{me} DE KERFLEURY, 40 ans. *A peu près le même modèle que son mari.* — Il ne rêve que plaies et bosses, cet enfant-là!...

SIMONE, 16 ans. *Jolie et drôle.* — Voyons, m'man?... tu ne voudrais pas qu'il soit empaillé?...

M. DE KERFLEURY. — Ah!... ça marche, le Panama!...

JEAN. — On a encore arrêté quelqu'un?...

M. DE KERFLEURY. — Pas depuis ce matin... mais il y a d'autres arrestations probables...

JEAN, ravi. — Ah! tant mieux!... (*Un temps.*) Depuis qu'il y a toutes ces histoires-là, ça m' fait un plaisir que nous soyons pauvres!...

M^{me} DE KERFLEURY, protestant. — Pau-

vres?... en voilà une façon de parler!... on n'est pas pauvre avec soixante mille francs de rente... on n'est pas riche, mais on n'est pas pauvre...

JEAN. — Si... on est pauvre quand on est une tapée d'enfants comme nous, qu'on a un château qui coûte cher à entretenir, qu'on reçoit très convenablement, et qu'on donne aux vrais pauvres... tout c' que tu leur donnes, hein, m'man?... (*Il prend la tête de sa mère par derrière et l'embrasse brusquement.*)

M^{me} DE KERFLEURY, *riant*. — Laisse-moi donc tranquille, tu es insupportable!...

LUCETTE, 12 ans. *Un amour. Regardant son frère avec attendrissement*. — Oh!... il est si bon, l'pauv' gros!...

YVONNE, 19 ans. *Grande, rousse, très belle*. — Et puis, c'est vrai, ce qu'il dit!...

JEAN. — Oui!... c'est vrai!... et comme

c'est plus la mode d'entrer au couvent, et qu'papa a négligé d'tripoter pour vous ramasser des grosses dots.... vous ferez des mariages bien tranquilles, là-bas, chez nous, en Bretagne... qu'on n'racontera pas dans les journaux chics...

M^{me} DE KERFLEURY, *riant toujours*. — Tu es bête, mon pauvre Jean !...

JEAN, *continuant*. — A moins que, comme vous êtes pas vilaines toutes les trois, vous n'préfériez épouser des beaux petits iuifs?...

M. DE KERFLEURY, *rouge comme un coq*. — C'est stupide, ce que tu dis là !...

JEAN. — Voyons, p'pa, c'était pour plaisanter !...

M. DE KERFLEURY. — Eh bien, je te défends de plaisanter comme ça... entends-tu, animal ?...

AU DEUXIÈME

Appartement encombré de bibelots, de tentures, de tableaux sur des chevalets, de plantes, de fleurs. Profusion de coussins de *Liberty*, de draperies, de peluches. Nombreux portraits de la maîtresse du logis. Dans un très élégant cabinet de toilette, assise sur une berceuse :

M^{me} MARGUERITE DE NAVARRE, 28 ans.
Petite, jolie; blonde « réelle; » délicieusement roulée dans des soies souples de nuance indé-
cises. — Je t'assure que tu n'es pas dans ton
assiette!...

DAUBAGNE, 44 ans. *Très élégant; assez bien*
physiquement; officier de la Légion d'honneur;
l'air préoccupé. — Mais si... mais si, je suis
dans mon assiette...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Ben, tu n'en as pas l'air!... (*Silence prolongé.*) Tu as été à la Bourse, aujourd'hui?...

DAUBAGNE. — Non!... j'ai mis différentes affaires en ordre, parce que... (*Hésitation.*)

je suis obligé de m'absenter pour quelques jours...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Ah!... (*Un temps.*) et, où vas-tu... si ça n'est pas indiscret?...

DAUBAGNE, *évidemment gêné.* — Oh!... pas du tout indiscret... je vais à Londres...

MARGUERITE DE NAVARRE, *à part.* — S'il m'avait dit un endroit en France, ça m'aurait étonnée... (*Haut.*) Est-ce que Lagrathe part avec toi?...

DAUBAGNE, *de plus en plus gêné.* — Mais non... pourquoi Lagrathe partirait-il avec moi?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Je ne sais pas... une idée que j'avais comme ça!... (*Elle rit.*)

DAUBAGNE. — Pourquoi ris-tu?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Pour rien!... (*On entend le timbre. Daubagne saute en l'air.*)

qu'est-ce qui te prend?... voilà que la sonnette te fait peur, à présent...

DAUBAGNE. — Non!... mais je ne sais pas ce que j'ai... j'ai mal à la tête... alors, le moindre bruit, tu comprends...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Quand je le disais, que tu n'étais pas dans ton assiette... va donc te coucher!...

DAUBAGNE. — Alors... au revoir... dès que je reviendrai...

MARGUERITE DE NAVARRE. — C'est ça... dès que tu reviendras... (*Il sort.*) J'en étais sûre!... (*Elle fredonne.*)

« Panamaboum D'lahaye! » etc., etc...

AU PREMIER ET A L'ENTRESOL

(Réunis par un escalier intérieur.)

Appartement meublé avec un très grand luxe et un goût très sûr. Beaucoup de belles choses anciennes et rares. Choses nouvelles élégantes et « trouvées ». Enfilades de salons de styles différents. Fumoir, cabinet de travail, chambres confortables et *chics*, salle à

manger très grande ; dressoirs, vaisselle plate, vieux Rouen, etc., etc. Orchidées, œillets ; chrysanthèmes monstres. Très beaux portraits anciens.

Dans un des salons :

LE MARQUIS et la MARQUISE D'ALCUIN et leur fils RÉGINALD.

LA MARQUISE, 47 ans. Grande, plantureuse, encore très fraîche. Fait l'effet d'une femme qui a été très belle et n'a jamais été aussi bien qu'aujourd'hui. Admirablement sanglée et habillée. Prodigieusement rouée. Intelligente aussi. Fervente monarchiste. Très appréciée par le comte Judaskuss, le grand financier. (A son fils.) — Tu ne restes pas ?...

RÉGINALD, 20 ans. Blond, solide, mal élevé, mais bon garçon. Ignore tout ce qui concerne sa mère, mais se doute que le baron doit « casquer » pour être reçu dans la maison. — Merci!... non seulement il fait ici une température de vers à soie, mais encore c'est votre jour... je me tire des pattes, moi!...



LE MARQUIS, 52 ans. Long, mince, fade; d'un blond blanchâtre, où le blond domine encore. Fait penser à une asperge à la sauce blanche. Énormément de prétentions. Intelligence au-dessous de la moyenne. Sens pratique développé. Aspirations et essais littéraires, en mémoire de l'ancêtre premier du nom. Défenseur ardent du trône et de l'autel. Mis surtout en lumière depuis que le comte Judaskuss a distingué sa femme. Semble ne pas s'être aperçu qu'un vent bienfaisant souffle depuis lors sur sa maison. Continue néanmoins à être reçu et choyé dans les salons les plus fermés. Signe particulier : ne tutoie pas son fils. — En vérité, vous avez une façon de parler qui est choquante !...

LA MARQUISE, à Réginald. — Comment trouves-tu mon nouveau paravent ?...

RÉGINALD. — Très chic !... où avez-vous déniché ça ?...

LA MARQUISE. — C'est la baronne Wildes-Swein qui me l'a donné...

RÉGINALD. — Peste!... (*Réfléchissant.*) je sais bien que pour ce que ça lui coûte!... (*A son père qui lit le journal.*) Ben, à propos?... et l' Panama ?...

LE MARQUIS, *navré.* — Toujours le gâchis... l'effroyable gâchis... cela continue...

LA MARQUISE, *en personne sûre et renseignée.* — Ça va s'arrêter... on comprend à quel péril on court... à ce compte-là, on finirait par inculper tout le monde...

RÉGINALD. — Dame!... (*Regardant le salon.*) Il est joli, le salon, mais moi, si j'étais à votre place... j'enlèverais ce portrait-là... il fait double emploi...

LE MARQUIS, *saisi.* — Ce portrait là!... le portrait d'Alcuin en prier de Saint-Martin de Tours!...

RÉGINALD. — Mais puisque vous l'avez

encore ici!... (*Il montre un second portrait.*) je ne voudrais pas débiter le grand homme de notre famille... — bien que ça ait été un peu léger à lui, dans sa situation, de la commencer, notre famille... — mais enfin, il n'est pas joli, joli, et je ne vois pas quel intérêt il y a à le répéter deux fois dans la même pièce?...

LA MARQUISE. — Le baron Kléberig me disait la même chose dernièrement... mais ton père y tient...

LE MARQUIS. — Comment?... vous ne comprenez pas qu'il est intéressant d'avoir Aleuin jeune, encore pauvre, petit diacre de rien du tout, dirigeant vers 775 l'école palatine... puis, vingt ans plus tard, gorgé par Charlemagne?...

RÉGINALD, *blagueur*. — Gorgé par Charlemagne!... ça avait tout de même plus d'œil que maintenant, quand c'était Charlemagne qu'on tapait!...

LE MARQUIS, *continuant*. — Charlemagne, qui lui avait donné l'abbaye de Saint-Martin de Tours... et divers bénéfices ecclésiastiques sur lesquels on comptait plus de 20.000 serfs...

RÉGINALD. — Une chic chasse!... (*Le marquis hausse les épaules.*)

LA MARQUISE, *bondissant*. — Qui est-ce qui a apporté ici *La Libre Parole*, qui?...

RÉGINALD. — Moi... je la lis tous les jours...

LA MARQUISE. — C'est honteux!...

RÉGINALD. — Non!... c'est drôle comme tout!... surtout quand on a occasion de voir dans la journée des gens qui sont attrapés le matin... moi, je regarde leurs têtes, c'est rigolo!... ainsi, l'autre jour, le père Wildeswein... et le baron Münzer... ils faisaient des nez...

LA MARQUISE, *suffoquée*. — Et ça t'amuse?...

RÉGINALD, *avec conviction*. — ... normément !...

LA MARQUISE, *exaspérée*. — Imbécile !...

RÉGINALD, *étonné*. — Mais je n'empêche pas les autres d'aimer les juifs !... je ne les aime pas pour moi-même, voilà !...

LA MARQUISE. — Trouve-moi beaucoup d'hommes aussi intelligents que M. Rabe, par exemple ?... et que le baron Kléberig ?... et que le comte Judakuss... et riches ?... 40 et 60 millions de revenu...

RÉGINALD. — Ben, ça me fait une belle jambe, qu'il aient 40 et 60 millions de revenu !...

LA MARQUISE, *agacée*. — Puisque tu sors, tu entreras chez d'Ebrouillar en passant... et tu lui diras qu'on ne répète pas demain chez les Kléberig... la soirée est remise.. indéfiniment...

RÉGINALD. — Ah!... (*Riant.*) ils ont tort de remettre... ils feraient bien mieux de jouir de leur reste... vous verrez, maman, qu'ils finiront par s'en aller, les Kléberig... et les autres aussi...

LA MARQUISE. — S'en aller?... comment ça?...

RÉGINALD. — Ben, en tas!... vous verrez ça!... je vais faire votre commission à d'Ebrouillar!... (*Il sort.*)

LA MARQUISE, *à son mari.* — Mais enfin, ça n'est pas possible, ce qu'il vient de dire?...

LE MARQUIS. — Je crains que si!... (*Voyant l'effarement de sa femme.*) mais pas maintenant... plus tard... beaucoup plus tard...

LA MARQUISE, *affolée.* — Mais alors... comment ferons-nous?...

LE MARQUIS. —

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

Un joli appartement de garçon. Aquarelles représentant le petit d'Ebrouillar en tenue de courses, en tenue de polo, en tenue de tennis, etc., etc.

LE PETIT D'EBROUILLAR, 28 ans. *Très joli garçon. Intelligent. Passe pour être l'ami d'une princesse de 48 ans très riche. (Il est allongé sur un divan et fume en lisant les journaux. Le valet de chambre introduit Réginald d'Alcuin.)* — Bonjour!... comment ça va?... asseyez-vous...

RÉGINALD. — Non... je ne reste pas... je viens seulement vous dire, de la part de maman, qu'on ne répète pas demain chez les Kléberig... la soirée est remise...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Pourquoi ça?...

RÉGINALD. — J' sais pas!... peut-être parce qu'ils ont le trac...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Ah!... cette ignoble campagne!... (*Il montre les journaux.*) c'est amusant!...

RÉGINALD. —

LE PETIT D'EBROUILLAR, *exaspéré*. — Et dire que si Drumont et Morès avaient pu être tués, nous serions tous si tranquilles !...

DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Deux ouvriers arrêtés sous un bec de gaz pour lire *La Patrie*.

PREMIER OUVRIER. — Y en a qu' ça d'arrêtés ?...

DEUXIÈME OUVRIER, *regardant attentivement les dernières nouvelles*. — Non... y en a qu' ça...

PREMIER OUVRIER, *résigné*. — Oui... mais ça commence seulement ?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Faut croire...

PREMIER OUVRIER. — Y aura core beaucoup d'arrêtés ?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Et d' suicidés aussi...

PREMIER OUVRIER. — Suicidés... par soi-même ?... ou ben comme Reinach ?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Par soi-même ou autrement...

PREMIER OUVRIER. — C't' égal!... c't' embêtant qu'à Beauvais les légistes aient r'trouvé un mort dans l' cercueil... j' pensais pas!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Tu pensais p't-être qu'ils allaient y r'trouver les talons des chèques?...

AU CINQUIEME

Dans l'atelier.

Sur la table à modèle, posant dans une robe de velours rose mourant, très décolletée :

LA BARONNE KRANICH, 39 ans. *Plutôt belle. Chereux teints au henné. Les yeux bruns ; le nez aquilin ; la peau blanche ; très grasse. Trop serrée dans un corset infiniment bien fait. Un peu de débordement ; mais ça n'est pas désagréable à voir. Les bras sont plats, les pieds énormes. (A Cabour, qui travaille attentivement.) — Il doit y avoir des souris dans la petite pièce où je m'habille ?...*

CABOUR (*étonné*). — Des souris ?... Oh ! croyez-vous ?...

LA BARONNE. — Oui... et ma femme de chambre le croit aussi... c'est-à-dire, ce n'est peut-être pas dans la pièce même... le bruit semble venir de l'appartement au-dessus...

CABOUR. — Au-dessus... c'est le grenier...
(*A part.*) c'est Jalon et Dufeu qui auront grouillé là-haut...

LA BARONNE. — Eh bien, alors, elles sont dans le grenier, et elles rongent le plafond... tout à l'heure, nous entendions un petit bruit régulier... et j'ai reçu comme de la sciure de bois sur les cheveux et sur les épaules...

CABOUR. — De la sciure de bois?... (*A part, illuminé.*) Je parie qu'ils ont fait un petit trou pour la voir s'habiller?... (*Haut.*) Je suis désolé, Madame... (*On entend un éternuement formidable.*)

LA BARONNE. — Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que c'est que ça?...

CABOUR. — C'est... c'est chez les voisins... (*À part.*) c'est cet animal de Jalon... je reconnais sa manière!...

LA BARONNE. — Mais non... on dirait que c'est là... dans la pièce où est ma robe?...

CABOUR, *à part.* — Sa robe?... c'est bien ça... ils seront venus la regarder!... (*Haut.*) Alors, Madame... si c'est dans la pièce à côté... ce ne peut être que... (*Cherchant*) que mon domestique...

LA BARONNE. — Ah!... vous avez un domestique?... comme c'est toujours vous qui ouvrez la porte... je pensais... (*On entend un second éternuement.*) mais... (*Elle fait un mouvement pour se lever.*)

CABOUR, *vivement.* — Ne quittez pas la pose, de grâce!... je fais précisément le contour de l'épaule... d'ailleurs, à présent, j'en suis sûr... c'est chez le voisin...

LA BARONNE. — Ah!... ça doit être bien désagréable d'entendre autant les voisins!... du reste, je ne comprends pas qu'on puisse habiter autrement que seul... dans un hôtel tout à soi...

CABOUR. —

LA BARONNE. — Est-ce amusant de faire des portraits?...

CABOUR, *avec conviction*. — Amusant?... Ah! siefitre non!... (*Se reprenant.*) c'est-à-dire... ça dépend... ainsi le vôtre, par exemple... est pour moi une satisfaction... une véritable jouissance d'art...

LA BARONNE. — J'aurais pu prendre Bonnat... ou Carolus Duran... mais j'ai préféré me faire faire par vous...

CABOUR, *flatté, saluant*. — Madame...

LA BARONNE. — Cette fois-ci, ce que je veux, c'est un portrait qui me ressemble exactement...

CABOUR, *à part*. — S'il ressemblerait « exactement », elle en pousserait, des cris de putois !...

LA BARONNE, *continuant*. — Qui soit habillé de la robe qui me plaît... posé comme je l'entends... enfin, un portrait à mon idée... quand je voudrai un beau portrait, alors je le ferai faire par un peintre connu...

CABOUR. —

AU QUATRIÈME

M^{me} LAFROUSSE, *en robe de peau de soie mordorée, à manches ballons en velours miroir, entrant dans le salon, où JULIA étudie son piano*. — Comment?... tu n'es pas encore prête?...

JULIA, *robe de serge bleue marine, tablier de satinette à petites fleurs*. — Prête à quoi?...

M^{me} LAFROUSSE. — Mais à... à recevoir le camarade de ton frère...

JULIA. — Quel camarade?... Ah!... le petit Schildgrün... c'est aujourd'hui?...

M^{me} LAFROUSSE. — Oui... va t'habiller... ferme ton piano...

JULIA. — Mais il n'est pas l'heure!... je n'm'habillerai qu'au moment du déjeuner... j'ai d'abord ma leçon d' piano...

M^{me} LAFROUSSE, *consternée*. — Comment?... M^{lle} Dupin vient ce matin?...

JULIA. — Mais naturellement...

M^{me} LAFROUSSE. — Elle est en retard...

JULIA. — De six minutes... Oh!... elle donne toujours plus qu' l'heure... ainsi, tu n'as pas besoin d' t'agiter...

M^{me} LAFROUSSE. — On la paie assez cher!...

JULIA, *riant*. — Ah! oui!... parlons-en!... 5 francs l'heure... un premier prix du Conservatoire!...

M^{me} LAFROUSSE. — Voilà-t-il pas une belle affaire!... mais ça court les rues, les

premiers prix du Conservatoire!... mais on n'en veut même plus comme débitrices dans les grands magasins, ainsi!... (*On entend la sonnette.*) la voilà!... je vais la renvoyer... elle reviendra demain... (*Paraît M. Lafrousse, qui porte un paquet plat et une petite caisse de raisin.*) Ah! vous voilà!... vous avez mis le temps!... (*Elle lui enlève brusquement le paquet.*)

M. LAFROUSSE. — Prends garde!... ce sont des éclairs... si tu les secoues comme ça, ils vont être confondus...

M^{me} LAFROUSSE. — Nous avons à déjeuner une truite sauce verte, des côtelettes Soubise, un faisan rôti, un pâté de foie gras, une salade russe, et une bombe glacée... est-ce bien?...

JULIA, moqueuse. — Y a qu'ça?...

M. LAFROUSSE. — Ça me paraît bien...

M^{me} LAFROUSSE, à Julia, qui rit. — Qu'est-ce que tu as à rire, toi?...

JULIA. — C'est c' déjeuner pour un môme de douze ans !...

M. LAFROUSSE. — Quand on a l'honneur de traiter le fils d'un financier de cette envergure... (On introduit M^{lle} Dupin.)

M^{me} LAFROUSSE, l'air important et la voix perçante. — Mademoiselle, il est dix heures vingt...

M^{lle} DUPIN, 27 ans. Grande, mince, jolie, distinguée. Une petite robe de laine grise un peu luisante et une capote de feutre noir ornée d'un bouquet de violettes. Beaucoup d'élégance naturelle. — Je vous demande pardon, Madame, je sais que je suis en retard, mais...

M^{me} LAFROUSSE, encore plus insolente de ton que de forme. — Il n'y a pas de mais, Mademoiselle !... je vous paie pour donner

une leçon à ma fille, et je paie assez cher pour avoir le droit d'être convenablement servie...

M^{lle} DUPIN, *très rouge*. — Madame, je compte rester jusqu'à onze heures et demie... Julia... (*Mouvement de M^{me} Lafrousse*) aura ainsi plus que son heure de leçon, et...

M^{me} LAFROUSSE. — Je paie pour avoir la leçon de dix à onze... et non plus tard... nous avons du monde, ce matin... (*Négligemment.*) un de nos amis... M. le baron de Schildgrün, qui vient déjeuner avec nous... (*Voyant que M^{lle} Dupin ne bronche pas.*) vous savez, les Schildgrün?... ce sera pour un autre jour, la leçon...

M^{lle} DUPIN, *remettant ses gants qu'elle avait ôtés tout de suite en entrant*. — Dois-je venir samedi?...

M^{me} LAFROUSSE, *indifférente*. — Si vous voulez...

M^{lle} DUPIN, *saluant légèrement*. — Alors, à samedi, Julia... (*Elle sort.*)

M^{me} LAFROUSSE, *courroucée*. — A-t-on vu cette fille qui appelle Julia, Julia tout court!... c'est d'une familiarité!...

JULIA. — Mais, m'man... elle appelle toutes ses élèves par leur p'tit nom... ainsi, tiens!... les p'tites de Kerfleury à qui elle donne des leçons aussi... et l'ainée a vingt ans...

M^{me} LAFROUSSE. — Libre à ces gens-là de se laisser manger dans la main, si ça les amuse... moi, j'ai d'autres idées sur la tenue qu'on doit avoir avec les inférieurs... (*A M. Lafrousse.*) Vous avez la loge?...

JULIA. — Quelle loge?... (*Ravié.*) nous allons au théâtre?...

M^{me} LAFROUSSE. — Pas nous!... ton frère va aller avec son ami à la matinée de l'Ambigu... et ton père les accompagnera...

JULIA. — Mais si c'est une loge, il y a

encore une place... on pourrait bien m'emmener?...

MADAME LAFROUSSE. — Non... ça aurait l'air de s'empiler pour profiter de toutes les places... tu iras une autre fois... va t'habiller... tu ne seras pas prête... (*On entend la sonnette.*) là!... quand je te le disais!... les voilà!... (*Elle s'assoit dans une pose étudiée.*)

GONTRAN, *entrant seul et lançant son sac sur un meuble.* — J' suis collé dimanche!...

M. ET M^{me} LAFROUSSE, *ensemble.* — Et ton ami?...

GONTRAN. — Ah! oui, c'est vrai!... ben, y n' peut pas v'nir... il a mal aux dents... (*Consternation.*)

M^{me} LAFROUSSE, *se levant précipitamment.* — Je vais voir s'il est encore temps de retirer le faisan du feu... (*Elle sort.*)

M. LAFROUSSE. — Je vais ôter ma redingote... (*Il sort.*)

GONTRAN. — Tu avais raison... ils ont coupé en plein...

JULIA, *qui se tord*. — Un pâté d' foie gras!... et une bombe!... et du raisin!... et des éclairs!... et une loge à l'Ambigu!...

GONTRAN, *ahuri*. — Non?... vrai?... une loge?...

JULIA. — Une chic idée qu' j'ai eue, hein, tout de même, d' monter e' bateau-là?...

GONTRAN. — Oh! oui!... (*Pensif.*) mais faut pas r'commencer... ça n' prendrait plus!...

AU TROISIÈME

Les Kerfleury sont à déjeuner.

M. DE KERFLEURY. — As-tu fini, Lucette, de faire ce vacarme-là?...

LUCETTE. — C'est Jean qui m' dit des choses...

M^{me} DE KERFLEURY. — Quelles choses?...

JEAN. — Mais, m' man...

M. DE KERFLEURY. — Laisse ta sœur tran-

quille !... tu dois lui céder... elle est la plus petite.....

JEAN. — C'est pas une raison pour être une p'tite moule !... elle a la rage de soutenir des absurdités...

LUCETTE, *hérissée*. — C'est toi qui soutiens des absurdités... y dit qu' Saint-Ouen, c'est en France !...

M. DE KERFLEURY. — Eh bien ?...

LUCETTE. — Ben non, puisque c'est à l'étranger...

JEAN. — Là !... vous voyez ?...

M^{me} DE KERFLEURY. — Elle doit avoir une raison de croire ça, cette petite ?... (*A Lucette.*) Pourquoi dis-tu que Saint-Ouen est à l'étranger ?...

LUCETTE. — Pac' que j' l'ai vu dans l' journal !...

M. DE KERFLEURY, *étonné*. — Dans le journal ?... où ça ?...

LUCETTE. — Chez grand'mère... hier, à six heures, quand j'ai été la voir... elle m'a fait lui lire le journal... même que c'était l'*Temps*...

JEAN. — Et l'*Temps* raconte que Saint-Ouen est à l'étranger?...

LUCETTE. — C'est l'procès-verbal du duel qui raconte ça... y dit : « Il a été entendu « que le duel aurait lieu à l'étranger... » Et y a un peu plus loin : « Le duel de « MM. Clémenceau et Déroulède a eu lieu, « cet après-midi, dans le champ de courses « de Saint-Ouen... » (*On rit.*) J' vois pas c' qu'y a d' si drôle !...

JEAN. — Pardon, mon pauv' Lulu!... tu avais raison !...

LUCETTE. — Ah! quand j' te l' disais!...

JEAN. — Et moi aussi!

LUCETTE. — Comment?... v'là qu' tu vas r'commencer?...

M. DE KERFLEURY. — Alors, quand tu es chez ta grand'mère, tu lui lis les journaux ?...

LUCETTE. — Quéqu' fois...

JEAN, *riant*. — Ça doit bien t'amuser ?...

LUCETTE. — Mais oui... ça m'amuse...

SIMONE. — Ça l'amuse énormément !...
tout le temps elle parle politique...

M^{me} DE KERFLEURY. — Tu es ridicule, mon pauvre petit Lulu !...

LUCETTE. — Tant pis !... moi, j' veux voir l' chambardement...

M. DE KERFLEURY. — Tu dis ?...

LUCETTE. — J' veux voir reconduire le gouvernement...

M. DE KERFLEURY. — Comment ?... reconduire le gouvernement ?...

LUCETTE. — Oui... quand y s'en ira... et qu'on amènera l'autre...

YVONNE, *expliquant*. — C'est qu'elle se rap-

pelle avoir vu passer l'enterrement de Victor Hugo... elle avait cinq ans, mais ça l'a frappée beaucoup... et ça représente pour elle toutes les manifestations populaires... elle croit que, quand le gouvernement est renversé, il défile avec un cortège de bannières et des couronnes... (*On rit.*)

LUCETTE, *vexée*. — Ben, pourquoi pas?... on pourrait le r'conduire?... quand ça serait qu'pour être sûr qu'il est vraiment parti...

AU DEUXIÈME

Dans le salon, M^{lle} Marguerite de Navarre cause avec M. Lagrathe, ancien ministre.

LAGRATHE, *avec intérêt*. — Alors, il est parti?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Il est parti!... et même, à ce propos, je l'ai mal jugé, ce pauv' Daubagne!... j'ai pensé qu'il filait à l'anglaise... pour tout à fait... (*Un temps.*)

Ben, pas du tout!... c'est qu'il revient...

LAGRATHE, *sautant en l'air*. — Il revient?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Aujourd'hui .. il a, d'ailleurs, bien raison... il est fichu comme député, n'est-ce pas?... ses électeurs le casseront aux gages?... il est fichu comme homme du monde... personne ne le recevra plus... alors, à présent, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de manger le morceau...

LAGRATHE, *bouffissant*. — Comment?... manger le morceau?...

MARGUERITE DE NAVARRE, *calme et souriante*. — Dame oui!... ce doit être assez doux, en somme, d'entraîner avec soi en tombant ceux qui vous ont poussé... ça doit joliment capitonner la chute, ça?...

LAGRATHE. — Mais ce serait abominable!...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Oh!... des gros

mols!... croyez-vous donc que vous soyez si intéressants, vous autres?... vous vous ruez sur une Compagnie comme des cochons sur une auge... (*Mouvement de Lagrathe.*) je ne dis pas ça pour vous... particulièrement..., et puis après, vous ne voulez pas qu'on s'aperçoive que tout est boulotté?...

LAGRATHE, *d'un air indifférent.* — Tout ça, c'est des bêtises!...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Mais non!... je ne dis jamais de bêtises exprès...

AU PREMIER

Il est deux heures. Dans un petit salon. Le marquis d'Alcuin, assis au coin du feu, lit « *Cosmopolis* ».

RÉGINALD, *qui se chauffe en fumant une cigarette.* — Maman n'est pas là?...

LE MARQUIS. — Je crois qu'elle s'habille...

LA MARQUISE D'ALCUIN *entre.* Robe étourdis-
sante, en velours changeant feuille de rose et vert

jeune pousse; fichu de vieux point. (A Reginald.)

— Tiens ! te voilà, toi?...

RÉGINALD. — Me voilà!... (*Regardant la robe.*) — Dieu ! que vous êtes belle!... déjà!...

LA MARQUISE. — Tu as toujours l'air de tomber des nues pour les choses les plus simples...

RÉGINALD. — Simples?... peste!... (*Il regarde la robe.*) j' croyais qu'on allait venir me demander en mariage, moi?... et que vous vous étiez habillée pour recevoir la famille?...

LA MARQUISE, *haussant les épaules.* — C'est une robe tout ordinaire...

RÉGINALD, *au marquis.* — C'est joli, n'est-ce pas, *Cosmopolis?*...

LE MARQUIS, *sentencieux.* — C'est certainement écrit dans une belle langue... mais c'est un livre dont je blâme les tendances...

RÉGINALD. — Pas moi!... ça honore c' que j'aime et ça tape sur c' que j' déteste... l'ancien zouave est adorable, le juif est ignoble... (*Mouvement de la marquise.*)

LE MARQUIS, *qui a vu le mouvement.* — Je vous ai déjà observé souvent, Réginald, que le mot juif, que vous employez constamment, n'est pas ici de mise...

RÉGINALD. — C'est vrai!... j'oublie toujours que, passé un certain revenu, ils deviennent israélites... (*La marquise sort. Un silence. Au bout d'un instant, on introduit le comte Judaskuss.*)

LE MARQUIS, *se levant précipitamment.* — Ah!... quel bon vent vous amène?... (*Il pousse « Cosmopolis » sous un coussin du divan.*)

LE COMTE JUDASKUSS, *cinquante ans. Très brun. Les yeux beaux, la bouche horrible, des oreilles extraordinaires. Très élégant et très vulgaire.* — Je passais... je n'ai pas voulu

passer devant votre porte sans entrer... la marquise n'est pas là?...

LE MARQUIS. — Si!... si!... Réginald!... voulez-vous sonner?...

LE COMTE JUDASKUSS, à Réginald. — Ah!... pardon..., je ne vous avais pas vu... (*Réginald salue sans tendre la main.*)

LE COMTE JUDASKUSS. — Je voudrais demander à la marquise un petit renseignement... que vous pouvez me donner, d'ailleurs?... il s'agit de la petite M^{me} des Espérides... une petite femme charmante... elle meurt d'envie d'aller chez la princesse de Bouillon... elle a demandé à être présentée... la princesse a refusé... qu'est-ce qu'il faut faire?

LE MARQUIS. — Dame!... si M^{me} de Bouillon a refusé... je ne vois pas trop...

LE COMTE JUDASKUSS. — Ah!... c'est désolant!...

LE MARQUIS. — Elle a des idées arrêtées, Mme de Bouillon... et il n'y a personne qui ait de l'influence sur elle...

RÉGINALD. — Si!... d'Ebrouillar... (*Le marquis lui fait signe de se taire.*)

LE COMTE JUDASKUSS. — Peut-être la marquise trouvera-t-elle une combinaison?...

LE MARQUIS. — Je vais la prévenir... (*Il sort.*)

RÉGINALD, *venant s'asseoir dans le fauteuil de son père.* — Eh bien?... et l' Panama?...

LE COMTE JUDASKUSS, *très sec.* — Mais je ne m'y intéresse guère...

RÉGINALD. — Non... mais enfin... vous devez être renseigné?... (*Mouvement du comte.*) Oh!... j'entends comme spectateur...

LE COMTE JUDASKUSS, *toisant Réginald.* — Vous avez bien de l'esprit, jeune homme!...

RÉGINALD, *humblement.* — Dame!... tout le monde n'a pas de quoi être bête!...

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

LE PETIT D'EBROUILLAR, *lisant un mot qu'il vient de recevoir.*

« Le comte Judaskuss, qui est en ce
« moment chez moi... (*A part.*) — pour chan-
« ger!... — me raconte que M^{me} des Espérides
« désire vivement être présentée à M^{me} de
« Bouillon. On lui dit que M^{me} de Bouillon au-
« rait refusé cette présentation et elle est au
« désespoir. Croyez-vous que ce soit vrai? et
« si oui, n'y aurait-il rien à tenter? Le comte
« Judaskuss est chez moi, montez donc, si
« vous avez un instant à perdre! Amitiés.

« DE LAVALLÉ D'AGE D'ALCUIN. »

— Elle peut se fouiller, M^{me} d'Alcuin!... si elle croit que je vais encore faire cette présentation-là!... les femmes aussi, à présent!... c'est dégoûtant!... (*Il tourne la page.*) — « Le comte voudrait aussi vous
« indiquer un coup à faire sur je ne sais plus

« quoi?... si vous lui confiez 2,000 francs ce
« soir, il dit qu'il vous en remettra 4,000
« après la bourse de demain... » — Ah!
ah!... voici qui change la question... (*Il
prend son chapeau, sa canne et ses gants.*)

DANS LA RUE

Un groupe d'ouvriers.

— Des ministres!... des sénateurs!...
des députés!... ben, ça va bien!...

— Oui!... et ça va pas en rester là d' si
tôt!...

— Ils ont tous barboté dans l'Panama!

— Oh!... pas Carnot?...

— ... turellement!... lui, y doit êtr'
dans les souscripteurs!...

AU CINQUIÈME ÉTAGE

Dans l'atelier.

CABOUR, *reculant pour juger de l'effet du portrait de la baronne Kranich.* — Cette fois-ci, ça y est!...

JALON, *étendu sur le divan derrière Cabour, regardant sans bouger.* — Tu trouves?...

CABOUR. — Qu'est-ce que tu dis?...

JALON. — Je dis que, si tu trouves que ça y est, tu n'es pas difficile!...

CABOUR. — Mon Dieu! je ne te dis pas que ce portrait soit un pur chef-d'œuvre, mais enfin...

DUFEU, *qui travaille dans un coin.* — Bah!... il sera toujours assez bien!...

CABOUR, *inquiet.* — Mais pas du tout!... je compte sur celui-là pour m'en amener d'autres... pour ça, il faut qu'il soit suffisamment réussi...

JALON. — Mais il l'est... au point de vue qui l'intéresse.. (*Voyant que Cabour fait une lorgnette de sa main et regarde le portrait.*) Oh! tu auras beau l'isoler, va, tu n'empêcheras pas que ça soit mou, rondouillard, anémique!... je ne parle, pour l'instant, que de la peinture...

CABOUR. — Merci pour elle!...

JALON. — Dame!... tu ne penses pas que je vais te casser l'encensoir sur le nez, n'est-ce pas?... c'est de la fichue peinture, mais c'est tout à fait ce qu'il faut pour ce genre de client... c'est frais, bien proprement blaireauté... bien gratté, bien « fini »,

— comme disait l'autre jour la baronne Kranich!... — on voit la pommade de ses lèvres et la crème Simon de sa figure... c'est-à-dire qu'on en mangerait... le baron va être ravi!... à propos, il n'arrive donc pas, le baron?... je croyais qu'il devait venir aujourd'hui, pour juger de la ressemblance lui-même?...

CABOUR. — Oui!...

JALON. — Ça ne te fait pas passer un petit serpent froid dans le dos, dis, de penser qu'il va juger de la ressemblance « lui-même »?... moi, je trouve ce « lui-même » effrayant!...

CABOUR. — Pourquoi?...

JALON. — Parce qu'il va discuter, t'expliquer, — s'il est en belle humeur, — que sa femme a les yeux plus grands, et, — s'il est mal disposé, — qu'elle les a plus petits...

CABOUR. — Mais non... il est très homme du monde... c'est la politesse même...

DUFEU. — N'empêche que, pour un homme si du monde et si poli, il te fait poser, ton juif!... (*Mouvement de Cabour.*) oui... il t'a dit qu'il viendrait de une heure à trois heures... et il va faire nuit...

CABOUR. — C'est vrai!... mais ce n'est peut-être pas sa faute... il peut avoir eu affaire à la Bourse ou ailleurs... il peut avoir été retenu...

JALON, *d'une voix douce, regardant monter la fumée de sa cigarette.* — Chez M. Franqueville, par exemple?...

CABOUR, *très inquiet.* — Oh!!! crois-tu???...

AU QUATRIÈME ÉTAGE

Le soir, après le diner, dans la chambre de M. et de M^{me} Lafrousse, où on se tient, pour ne pas allumer de feu au salon.

M^{me} LAFROUSSE, à M. Lafrousse qui lit « Le

« *Temps* ». — Eh bien!... y a-t-il du nouveau?...

M. LAFROUSSE. — Le défilé des témoins continue...

M^{me} LAFROUSSE. — Qu'est-ce qu'ils disent?...

M. LAFROUSSE. — Toujours la même chose... voici un serrurier qui a perdu toutes ses économies sur le Panama... 15,000 francs!...

M^{me} LAFROUSSE. — 15,000 francs!... et il se plaint pour ça!... qu'est-ce que nous devrions dire, alors, nous... qui perdons 250,000 francs?...

JULIA, *riant*. — Mais il me semble que vous vous plaignez assez?...

M^{me} LAFROUSSE. — Oui!... (*Amère.*) mais monsieur ton père n'a pas jugé à propos d'aller se plaindre à l'audience... je voulais qu'il se fit citer comme témoin... il n'a pas voulu...

M. LAFROUSSE. — Mais, encore une fois, qu'est-ce que j'aurais dit?...

M^{me} LAFROUSSE. — Vous auriez dit ce que les autres disent...

M. LAFROUSSE. — Alors, à quoi bon?... ma déposition aurait fait bien moins d'effet que celle de ces pauvres gens...

M^{me} LAFROUSSE. — Au contraire... elle en aurait fait davantage, puisqu'il s'agit d'une plus grosse somme...

JULIA. — Oui, mais, cette grosse somme perdue, il nous reste encore cinquante mille livres de rentes?... alors, nous sommes moins intéressants... (*Elle rit.*)

M^{me} LAFROUSSE, *agacée*. — Cette enfant rit de tout... c'est une espèce de tic... (*Revenant à son idée.*) Je pense qu'on va condamner énergiquement... et trouver une combinaison quelconque pour nous faire rentrer dans notre argent?...

M. LAFROUSSE. — Ça, ma bonne amie, je t'ai toujours dit que c'était une illusion que tu te faisais...

M^{me} LAFROUSSE, *impétueusement*. — Mais c'est une abomination!... comment?... on nous a dévalisés... on nous a saignés... et le gouvernement ne nous rendrait pas ce qu'on nous a pris?...

M. LAFROUSSE, *cherchant à placer un mot*. — Mais...

M^{me} LAFROUSSE, *fièrement*. — Moi, je soutiens que, quand nous aurons le comte de Paris, il s'arrangera pour réparer le désastre... dût-il y aller de sa poche... vous ne croyez pas?...

M. LAFROUSSE. — Dame! ma bonne amie!... que veux-tu que je te dise?... je n'en sais rien, moi?...

JULIA, *narquoise*. — Ben, moi, j'crois qu'vous auriez tort de compter là-dessus!...

M^{me} LAFROUSSE, *exaspérée*. — Alors, on m'aura ruinée, dépouillée, dévalisée, sans que personne intervienne et répare?... mais c'est une infamie!...

M. LAFROUSSE, *conciliant*. — Que veux-tu?... nous sommes logés à la même enseigne que les autres...

M^{me} LAFROUSSE. — Oui! mais les autres, ça m'est égal!...

GONTRAN. — Moi aussi, ça m'est égal, les autres!...

AU TROISIÈME ÉTAGE

Les Kerfleury déjeunent.

M. DE KERFLEURY, à Yvonne. — Eh bien, ce bal d'hier?...

YVONNE. — Il était joli, papa...

M. DE KERFLEURY. — A quelle heure êtes-vous rentrées?...

M^{me} DE KERFLEURY. — A quatre heures... c'est beaucoup trop tard...

M. DE KERFLEURY. — Bah!... une fois qu'on y est, autant y rester!... le difficile, c'est d'y aller!...

YVONNE, *riant*. — C'est pour ça que tu n'y vas jamais?...

M. DE KERFLEURY. — Dame!... je vous demande un peu à quoi ça vous servirait de me voir faire une pauvre malheureuse tête dans les coins?... si je pouvais épargner cette corvée à ta mère, je m'exécuterais certainement, mais, comme ta mère est indispensable... à quoi bon deux victimes?... Avec qui as-tu dansé le cotillon?...

YVONNE. — Avec M. de la Tamize...

M. DE KERFLEURY, *brusquement*. — La Tamize?... quel la Tamize?... celui des mines de savon du Texas?...

M^{me} DE KERFLEURY. — Je ne sais pas... c'est M^{me} de Recta qui nous l'a présenté...

YVONNE. — Tout ce que je sais, c'est qu'il

est très gentil, et qu'il habite auprès du parc Monceau...

M. DE KERFLEURY. — Auprès du parc Monceau... c'est bien ça... c'est le fils du voleur...

JEAN. — Comment, du voleur?...

M. DE KERFLEURY. — Son père va passer en police correctionnelle...

JEAN, *riant*. — Il sera acquitté!...

M. DE KERFLEURY. — Vraiment, c'est une drôle d'idée qu'a eue là M^{me} de Recta, de vous présenter un monsieur comme ça!...

M^{me} DE KERFLEURY. — Mais, mon ami... pourtant, si elle le reçoit, elle ne...

M. DE KERFLEURY. — Elle fait ce qu'elle veut... ça ne regarde personne... mais, ce que je trouve étrange, c'est, quand on reçoit des voleurs, qu'on les impose aux autres... ainsi, voilà un individu qui vous a été présenté, qui a fait danser votre fille, et qui a

parfaitement le droit de venir, si bon lui semble, vous faire une visite... c'est tout à fait charmant!...

LUCETTE, *examinant curieusement sa sœur.*

— Alors, toi, hier soir... tu ás touché un voleur?...

YVONNE, *riant.* — Mais non...

M. DE KERFLEURY. — Comment, non?... il n'a pas volé personnellement, mais il profite de l'argent volé... Oh! c'est bien simple!... M. de la Tamize n'a pas le sou et désire se procurer de l'argent... il met en actions une valeur qui n'existe pas... les gogos pullulent...

JEAN, *riant.* — Le monsieur poisse les patars...

M^{me} DE KERFLEURY, *douloureusement.* — « Poisse les patars!... » quel français!...

JEAN, *continuant.* — Et quand c'est poissé, il tire la langue aux actionnaires en leur

disant : « Désolé!... mais on s'est trompé... dans les mines, il n'y a pas plus de savon que dans mon œil!... » alors les actionnaires répondent : « Possible, mais il y a des bancs à la police correctionnelle!... » et ils traînent le monsieur sur lesdits bancs, pour avoir le plaisir, — qu'ils paient très cher, — de l'entendre acquitter...

M. DE KERFLEURY. — Oh! acquitter...

JEAN. — Ben, tu verras!...

M. DE KERFLEURY. — Dans tous les cas, il est inutile de retourner chez les Recta... il ne faut plus conduire Yvonne dans des endroits où elle danse avec des gens qui passent en police correctionnelle...

M^{me} DE KERFLEURY, *avec simplicité et découragement*. — Autant dire tout de suite qu'il ne faut plus la conduire nulle part...

AU DEUXIÈME ÉTAGE

Dans le salon, M^{me} Marguerite de Navarre cause avec M. Daubagne, député.

MARGUERITE DE NAVARRE. — Moi, si tu veux que je te dise toute ma pensée, mais là, la vraie... ben, tu étais bien tranquille là-bas, tu aurais mieux fait d'y rester...

DAUBAGNE. — Que non!... alors, à ce compte-là, j'aurais supporté tous les embêtements de la situation à moi tout seul, et Lagrathe aurait profité de tout ce qui me nuisait... Ah! mais non! on aurait dit : « Il est perdu... sa fuite est un aveu... c'est pas comme Lagrathe!... il fait tête aux chiens, lui... il demande des preuves à cor et à cri... » (*Un temps.*) Eh bien, c'est moi qui les apporte, les preuves...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Contre lui?...

DAUBAGNE. — J'te crois!...

MARGUERITE DE NAVARRE. — C'pauv' La-

grathe!... (*Elle rit.*) comme ça, tu vas le faire flanquer à la porte?...

DAUBAGNE. — On appelle ça « débarquer »...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Il avait du bon!.. c'est un homme intelligent... il vous manquera...

DAUBAGNE. — T'inquiète pas!... (*Il se lève.*) Allons!... il est deux heures, je vais à la Chambre...

MARGUERITE DE NAVARRE, *stupéfaite.* — A la Chambre?... toi?... après que tu sais ce qu'on sait de toi?...

DAUBAGNE. — « Parce que » je sais ce qu'on sait... (*Se reprenant.*) ce qu'on dit de moi...

MARGUERITE DE NAVARRE, *le regardant sortir.* — A la bonne heure!... il est canaille, mais il a de l'estomac!...

(*Après quelques minutes, on introduit M. LA-GRATHE.*)

MARGUERITE DE NAVARRE. — Bonjour... ça va bien... (*Le regardant.*) vous n'avez pas rencontré Daubagne?...

M. LAGRATHE, *sautant en l'air.* — Daubagne?... où ça, Daubagne?...

MARGUERITE DE NAVARRE, *à part.* — Ça lui fait un coup!... (*Haut.*) mais dans l'escalier... il sort d'ici...

M. LAGRATHE, *atterré.* — Comment?... il est revenu?... mais il va se faire pincer, le malheureux!...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Ça lui est, je crois, assez égal... ce à quoi il tient, c'est à faire pincer les autres, ou, du moins, quelques-uns des autres... pour ça, il fera n'importe quoi...

M. LAGRATHE. — Il vous l'a dit?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Non!... c'est-à-dire, oui... à peu près... enfin, j'en suis sûre...

M. LAGRATHE. — Si le gouvernement veut durer, il n'a qu'à faire arrêter Daubagne illico...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Ça serait tout de même raide...

M. LAGRATHE. — En quoi, raide?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — En ce qu'il serait plaisant que Daubagne fût enfermé, alors que vous, vous circulez librement... quand je dis librement, je n'en sais rien, mais, enfin, ça en a l'air...

M. LAGRATHE. — Je les défie d'articuler de nouvelles accusations contre moi...

MARGUERITE DE NAVARRE, *d'un air indifférent*. — Articuler, je ne sais pas... prouver, c'est autre chose...

M. LAGRATHE, *inquiet*. — Prouver quoi?... moi, j'ai employé l'argent pour le bien du pays... qu'est-ce que vous cherchez?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Je regarde s'il

n'y a personne sous les meubles... car je ne pense pas que ce soit à moi que vous montez un bateau de cette force-là... je ne suis pas le Parlement, moi!...

M. LAGRATHE, *vexé*. — Je soutiens que mon cas ne ressemble en rien à celui de Pernéfas, par exemple, ou encore de Prylix... Je man-Heff les tient, ceux-là!... il a la preuve qu'ils ont trafiqué de leur vote... ce sont des misérables!...

MARGUERITE DE NAVARRE, *doucement*. — Un peu d'indulgence, mon ami?...

M. LAGRATHE. — Je ne comprends pas qu'une femme intelligente comme vous ne saisisse pas la nuance?... Pernéfas et Prylix sont perdus... déjà l'opinion en a fait justice, et le Parlement va les... les... (*Il cherche le mot.*)

MARGUERITE DE NAVARRE, *d'une voix flûtée*. — Les débarquer... Daubagne vient de

m'apprendre, à propos de vous, que ça s'appelle comme ça...

M. LAGRATHE, *inquiet*. — A propos de moi?... (*Suivant son idée.*) des misérables, Pryfix et Pernéfas!... des misérables et des imbéciles...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Oui, ils se sont fait pincer, eux!... mais Daubagne prétend que ceux qui se sont défilés jusqu'ici auront fini de rire ce soir ou demain...

M. LAGRATHE. — Ce soir ou demain?... (*Inquiet.*) où est-il, Daubagne?...

MARGUERITE DE NAVARRE, *négligemment*. — A la Chambre...

M. LAGRATHE, *devenant livide*. — A la Chambre!... (*Il se lève. Un domestique apporte deux cartes sur un plateau.*)

MARGUERITE DE NAVARRE, *regardant les cartes*. — Tiens!... quand on parle du loup...

M. LAGRATHE, *vivement*. — C'est Daubagne?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Non!... c'est Pernéfas et Pryfix...

M. LAGRATHE. — Ah çà! vous connaissez donc tout le Panama, vous?... Dites-moi..., puis-je sortir sans les rencontrer?... j'aimerais autant ne pas... (*Il se dirige vers une porte.*) est-ce que... par là...?

MARGUERITE DE NAVARRE. — Non!... non!... passez par la sortie officielle!... (*Riant.*) vous n'avez aucun droit à l'escalier de service...

(*M. Lagrathe sort. On fait entrer Pryfix et Pernéfas.*)

PERNÉFAS, *très gai*. — Nous venons de voir cette canaille de Lagrathe qui sortait...

PRYFIX. — Il jouit de son reste...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Je le crains... Daubagne est revenu ..

PERNÉFAS. — Encore une fière crapule!... ce que nous allons lui offrir sa canne, à celui-là!...

MARGUERITE DE NAVARRE, *regardant Pernéfas et Pryfix d'un air attendri*. — Dans votre parti, c'est pas que vous soyez honnêtes... Oh! non!... mais vous êtes si unis...

AU PREMIER ÉTAGE

Dans un petit salon, le marquis et la marquise d'Alcuin causent au coin du feu.

LA MARQUISE. — Vous le voyez?... Réginald n'est pas venu hier soir chez les Judas-kuss... vous allez lui parler...

LE MARQUIS, *embarrassé*. — Mon Dieu! ma chère Yolande, c'est assez délicat de lui parler pour une chose de ce genre... si Réginald avait manqué à un devoir quelconque... je serais tout disposé à sévir... mais, quand il s'agit d'un bal... vous oubliez un peu que

votre fils aura vingt et un ans dans trois mois...

LA MARQUISE. — Eli bien?...

LE MARQUIS. — Eh bien, je crains fort qu'à ce moment-là il n'ait l'idée... — surtout si on cherche à le contrarier — d'aller vivre ailleurs...

LA MARQUISE. — Vivre ailleurs?... et de l'argent?... Avec quoi, vivre ailleurs?... c'est très joli à dire, mais...

LE MARQUIS. — Il a la petite rente de 6,000 francs que lui a laissée sa grand'mère... et, avec ses goûts...

LA MARQUISE. — Ses goûts?... mais il adore le confortable, les chevaux, le...

LE MARQUIS. — Quand je dis ses goûts, je m'exprime mal... c'est ses idées que je veux dire... il a certains... préjugés, certaines préventions que...

LA MARQUISE, *voyant entrer Réginald.* — Je vais lui parler, moi!...

LE MARQUIS, *reprenant la lecture du GAULOIS.* — Vous avez peut-être tort...

RÉGINALD. — Bonjour, maman!... bonjour, papa!...

LA MARQUISE. — Où as-tu déjeuné, ce matin?...

RÉGINALD. — J'ai déjeuné avec René de Barfleur...

LA MARQUISE. — Chez les Barfleur?...

RÉGINALD. — Mais oui!...

LA MARQUISE. — Ça ne t'a pas ennuyé?...

RÉGINALD, *surpris.* — Mais pas du tout!...

LA MARQUISE. — Ah! (*Un temps.*) Pourquoi n'es-tu pas venu hier soir chez les Judaskuss?...

RÉGINALD. — Parce que ça m'aurait ennuyé, pour le coup!...

LA MARQUISE. — C'était superbe!...

RÉGINALD. — Dame!... je le pense!... si ça n'était pas superbe chez ces gens-là...

LA MARQUISE. — Le baron m'a demandé de tes nouvelles!...

RÉGINALD. — Quel baron?...

LA MARQUISE. — Le baron Judaskuss, naturellement...

RÉGINALD. — Ah! c'est que vous en connaissez un tel stock, de barons!...

LA MARQUISE, *sèchement*. — Il espérait te voir à son bal et s'est inquiété de ton absence...

RÉGINALD. — Il est bien bon de s'inquiéter de moi... moi, je ne m'inquiète guère de lui... du moins, de lui personnellement...

LA MARQUISE. — Où es-tu allé, hier soir?...

RÉGINALD. — A une... réunion... (*Il rit.*) d'un tout autre genre...

LA MARQUISE. — Où donc?... raconte-moi ça?...

RÉGINALD. — Oh ! ça ne va pas vous amuser... j'ai été entendre Morès, Guérin, etc.

(Le marquis et la marquise se regardent consternés.)

LE MARQUIS, *comprenant que c'est à lui de prendre la parole.* — En vérité, vous avez des goûts ignobles et... si... si on apprendrait...

RÉGINALD. — Vous avez peur que je ne vous compromette?... soyez tranquille!... là, on n'est pas étiqueté comme à une première... on est plutôt perdu... d'autre part, j'y rencontre peu de gens de votre connaissance... et ceux que j'y rencontre ne peuvent pas trouver mauvais de m'y voir, puisqu'ils y sont eux-mêmes...

LE MARQUIS, *ahuri.* — Comment?... il y a... à ces... réunions des personnes de notre connaissance?...

RÉGINALD. — Mon Dieu!... je ne vous

dirai pas qu'il en pleut... les gens de notre monde vivant presque tous des juifs... (*Mouvement du marquis.*) mais il y a pourtant quelques curieux sympathiques... des types dans mon genre...

LA MARQUISE. — C'est monstrueux!... se mêler à cette tourbe... coudoyer de pareils êtres...

RÉGINALD, *gaiement*. — Mais, maman, je vous confierai... en secret, que ces êtres ont l'air tout aussi distingué que la plupart de vos habitués... oui!... ils sont moins bien mis, mais ils ont de meilleures bobines que tous les barons et comtes Münzer, Rabe, Kléberig, Judaskuss, (*Mouvement de la marquise.*) Auswurf, Wildes-Swein, Gevürn, Kranich, etc., etc., que je vois défilier ici...

LA MARQUISE, *qui est verte*. — Tu as les instincts les plus bas... tu aimes le voisinage de la canaille!...

RÉGINALD, *très froid*. — Eh bien, nous ne donnons pas le même nom à la même chose, car moi je trouve que c'est vous qui aimez ce voisinage-là...

(*Au moment où la marquise commence à répondre, on annonce : MONSIEUR LE BARON DE SCHILDGRÜN!*)

RÉGINALD, *à part*. — Quand je le disais!... (*Se faufilant vers la sortie.*) je parie qu'il y a un mois que je n'ai vu un Français dans le salon!...

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

LE PETIT D'EBROUILLAR. (*Il est assis à son bureau et écrit.*)

« Non, ma toute chérie, je ne peux pas
 « être demain de ce dîner après le patinage.
 « Il me faut, pendant quelque temps, me
 « priver de beaucoup de choses. Vous con-
 « naissez le proverbe?... Je ne l'ai pas fait
 « mentir! Depuis que je suis le plus heureux

« des amoureux, je suis le plus malheureux
 « des joueurs! J'ai perdu tout ce qu'on a
 « voulu. A présent il me faut jeûner! J'en
 « suis désespéré, puisque ça me prive de
 « toutes ces petites fêtes qui nous rappro-
 « chaient l'un de l'autre.

« J'ai même peur... — j'ose à peine vous
 « dire ça... — d'être *obligé* d'aller faire à ma
 « tante de la Balue, à Nice, la visite qu'elle
 « réclame depuis si longtemps.

« Je suis malheureux et je t'adore, ma
 chérie !...

« KIKI. »

(*Il relit sa lettre.*)

Voilà qui va bien !... elle sait que M^{me} de
 Nymbe est à Nice,... jamais elle ne m'y lais-
 sera aller...

(*Il plie la lettre et écrit l'adresse.*)

« M^{me} la Princesse de Bouillon. »

Etc..., etc..., etc.

DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Deux ouvriers.

PREMIER OUVRIER. — Comment?... t'as été à la Chambre?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Et à une chouette séance, encore!... l'jour que Déroulède a dit des mots à Clémenceau... y s'a dressé... fallait voir... l'a été magnifique, Déroulède!...

PREMIER OUVRIER. — Mais comment qu' t'as fait pour avoir un' place?...

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est M^{me} d'Auray, une dame chez qui que j' travaille souvent et qui cause avec moi qui m' l'a donnée... « T'nez — qu'elle m'a dit — vous êtes moins bête qu' les autres, vous!... vous êtes un type... y aura probablement, du chahut demain, ça m'amuse que vous voyiez ça... »

PREMIER OUVRIER. — Ben, et l' temps?..

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est c' que j'y ai répondu... « Ça n' fait rien... — qu'elle a dit, — j' vais écrire à vol' patron qu' j'ai besoin d' vous pour arranger des sonnettes demain comme aujourd'hui... on m' comp-tera vol' journée... »

PREMIER OUVRIER. — Y a pas beaucoup d' bourgeoises comme ça!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Tu penses!... surtout qu'a m'a donné toute un' défroque d' son mari, pour que j' sois propre pour la tribune... un' redingote, un chapeau, tout, quoi!...

PREMIER OUVRIER. — Alors, tu t'as amusé?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Comme jamais au théâtre...

PREMIER OUVRIER. — Quelles gueules qu'ils ont, en tas?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Des sales gueules...

PREMIER OUVRIER. — Enfin, quel effet t'a-t-

y fait, l'gouvernement... vu comme ça...
à la Chambre?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Dame! j' sais pas,
moi!... l'effet qu'il est autant à sa place à la
Chambre que l' Pétomane dans un théâtre...

PREMIER OUVRIER. — Mais... y en a pour-
tant des bons, dans l'lot?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Ben, c'est tant pis
pour euss!...

IV

AU CINQUIÈME ÉTAGE

Dans l'atelier

CABOUR contemple le portrait terminé de la baronne Kranich, dans un cadre éblouissant.

JALON, arrivant, suivi de Dufeu, par la porte du fond. Ils ont des chapeaux et sont plus correctement vêtus qu'à l'ordinaire. — Je trouve tout de même que c'est raide d'être obligés de jouer à la visite pour avoir le droit de contempler les traits du baron et de la baronne Kranich!...

DUFEU, essayant d'entrer dans une vieille paire de gants. — Ça l'est, raide!...

CABOUR. — Comment ne comprenez-vous pas qu'il est de notre intérêt de n'avoir pas l'air d'habiter à trois?...

JALON. — Possible!... mais c'est sciant!... à quelle heure viennent-ils, tes sémites?...

CABOUR. — A deux heures... ils vont arriver!... à propos,... comme Jalon est très connu, je ne présenterai que lui...

DUFEU. — Merci!... (Écoutant.) les v'là!...

On sonne. Cabour ouvre et introduit le baron et la baronne Kranich.

LA BARONNE. — *Robe tout en loutre. Chapeau brodé d'or avec antennes de rubis. (Présentant son mari.) — Le baron Kranich... (Saluts, etc., etc. Cabour, qui avançait sa main, la retire gauchement, en voyant que le baron ne tend pas la sienne; puis, va au cheval et le fait pivoter, pour bien présenter le portrait.)*

LE BARON KRANICH. — 50 ans. Des fourrures; des bijoux; des cheveux; des favoris; un ventre. (Regardant la toile d'un air incertain.) — Ah! c'est là lé bordrait té la paronne?...

CABOUR, vexé. — C'est lui-même!... (Il attend. Silence prolongé.) En êtes-vous satisfait?...

LE BARON KRANICH. — C'est pïen ce qué m'afait tit la paronne... c'est drès toux té gouleur... il est pïen cerdain, bar exemple, qué ça n'a bas la siqueur d'un Garolus Turant...

JALON, entre ses dents. — Ni d'un Bonnat la noirceur...

LE BARON KRANICH, se tournant vers Jalon. — Fous tites, monsieur?...

CABOUR, présentant vivement Jalon pour rompre les chiens. — M. Jalon, mon confrère et ami...

(Le baron et la baronne semblent entendre ce nom pour la première fois.)

LA BARONNE, à Jalon d'un air de condescendance. — Quel genre faites-vous?...

JALON, saisi. — Mais je...

LA BARONNE, sans lui laisser le temps de répondre. — Faites-vous aussi un peu le portrait?...

JALON, narquois, mais poli. — Oui... un peu...

LA BARONNE. — Est-ce que vous attrapez la ressemblance?...

JALON. — Pas à tous les coups!...

LE BARON, regardant de tout près le portrait de sa femme. — Il y a une chose qui mé gifonne... c'est lè gou!... ché suis sûr qué lè gou té la paronne est blus cros qué célui tu bordrait... *(Il cherche à mesurer le cou du portrait avec sa canne.)* oui, célui-là est peaugoup blus bétit!... *(A Cabour.)* il

vautra qué fous nous réfassiez lé gou...

CABOUR, *énervé*. — Mon Dieu !... il est possible que j'aie fait le cou de M^{me} la baronne Kranich un peu plus mince qu'il ne l'est en réalité... mais ça donne plus d'élégance...

JALON. — Plus de branche...

LE BARON. — Ça m'est égal, la pranche!... fous m'arranchérez lé gou?... ché fais fous brocurer blusieurs bordraits...

CABOUR, *ravi*. — Ah!...

LE BARON. — Oui!... tes barents à moi gui font sé vaire vaire par fous... lé gomte té Schlemmerei et sa femme... et beut-èdre pien aussi leurs envants...

CABOUR, *intéressé*. — La comtesse est-elle jolie?...

LE BARON. — C'est ma gousine... elle mé réssemble...

AU QUATRIÈME ÉTAGE

Dans la salle à manger, après le diner.

M. LAFROUSSE, lisant le « Temps ». — Ça va mal!... nous aurions la guerre que je n'en serais pas surpris...

M^{me} LAFROUSSE. — Avec qui, la guerre?...

M. LAFROUSSE. — On ne sait pas encore exactement... mais ça paraît probable...

M^{me} LAFROUSSE. — On disait qu'il n'y aurait plus de guerres... que c'était fini?...

M. LAFROUSSE. — On dit toujours ça...

M^{me} LAFROUSSE. — Ça m'est égal!... comme tu as passé l'âge du service militaire.....

M. LAFROUSSE. — Grâce à Dieu!...

M^{me} LAFROUSSE, continuant. — ... et que Gontran ne l'a pas encore...

GONTRAN. — Heureusement!...

M^{me} LAFROUSSE. — Je suis tranquille!...

M. LAFROUSSE. — Il serait cependant possible — il y a des énergumènes qui ne savent qu'inventer — qu'en cas de guerre on créât, avec les hommes de cinquante ans, une sorte de garde civique... il a déjà été question de ce projet...

M^{me} LAFROUSSE. — Bah!... je défie bien qu'on les fasse marcher...

M. LAFROUSSE. — Il ne faut jurer de rien!... nul doute que les gens raisonnables et équilibrés n'acceptent pas sans protester les décisions arbitraires de l'autorité militaire... mais les autres... les fous et les intrigants qui éprouvent toujours le besoin de se singulariser, de se mettre en avant?..

M^{me} LAFROUSSE. — Eh! ceux-là ne seront pas en nombre...

M. LAFROUSSE. — Il est à craindre que si!... les Français sont si brutes... (*Julia rit.*)

GONTRAN. — Et nous, donc!... nous, les bataillons scolaires... on dit qu'on nous utilisera aussi...

M^{me} LAFROUSSE — Mais, c'est impossible!... des enfants!...

GONTRAN. — C'est c' que j' trouve!... mais il paraît qu'à quinze ans on peut rendre des services...

M^{me} LAFROUSSE, *vivement*. — Mais je n'admets pas ça!... je n'entends pas que mon fils serve malgré moi, malgré lui...

GONTRAN. — C'est vrai, ça!... j'ai pas envie de m' faire casser la gueule, moi!

M^{me} LAFROUSSE. — Depuis cette nouvelle loi militaire, cette suppression du volontariat, ce service de trois ans... je me suis dit souvent que nous devrions bien faire une chose?...

M. LAFROUSSE. — Quoi donc?...

M^{me} LAFROUSSE. — Nous faire naturaliser Suisses...

M. LAFROUSSE, *simplement*. — J'y ai déjà pensé...

AU TROISIÈME ÉTAGE

Dans le salon. (*Après le dîner, M. de Kerfleury lit les journaux.*)

M^{me} DE KERFLEURY. — Est-ce qu'il y a des nouvelles?...

LUCETTE. — Des nouveaux ministres arrêtés?...

M. DE KERFLEURY. — Tais-toi donc, petit moucheron!... qu'est-ce que ça peut te faire?...

LUCETTE. — Ca m'amuse!...

JEAN, *riant*. — Elle ne pense qu'à ça!...

M. DE KERFLEURY, *qui continue à parcourir les journaux*. — Si j'étais le gouvernement, j'enverrais vingt mille hommes en Égypte!...

JEAN. — Moi, j' commencerais par envoyer à Londres un ambassadeur français... (*Un temps.*) Oh ! si on pouvait avoir la guerre avec les Anglais... quelle veine!...

YVONNE. — Tu les détestes bien, les Anglais, hein ?...

JEAN, *avec conviction.* — Oh ! oui!...

LUCETTE. — Alors, ça t'amuserait de t' battre?...

JEAN. — Mais naturellement!...

LUCETTE, *avec âme.* — J' comprends ça!... c' que j'aurais voulu être un garçon aussi! !...

SIMONE, *riant.* — Tu te serais battue comme un petit coq...

JEAN; *suivant son idée.* — J' suis bien sûr maintenant d' pouvoir partir sans qu' ça traîne... comme j' ai eu dix-huit ans hier...

LUCETTE. — Puisque tu aimes ça... pour-

quoi n'as-tu pas voulu aller à Saint-Cyr?...

JEAN. — Parc' que ça m'embêterait considérablement d'être officier pendant la paix, et qu' ça m'amusera d'être soldat pendant la guerre...

M^{me} DE KERFLEURY. — Mais, mes enfants, ne parlez donc pas toujours de guerre... et de batailles... et de tout ça... ça m'est très désagréable!...

JEAN. — Mais, m'man...

M^{me} DE KERFLEURY. — C'est vrai... vous ne faites que ça!... si vous croyez que c'est drôle pour moi de vous entendre tout le temps?...

JEAN. — Enfin, voyons, m'man, ça n' la fera pas avoir plus tôt, la guerre... et j' serais une sale moule si j'avais pas envie d' la faire?... tu n' dis rien?... (*Câlin.*) tu vois bien qu' tu l' penses, que j' serais une sale moule?...

AU DEUXIÈME ÉTAGE

Dans le cabinet de toilette.

MARGUERITE DE NAVARRE, *continuant une conversation commencée.* — Oui... quand, l'autre soir, on a fait courir le bruit qu'on avait tiré sur Jeman-Hess, j'ai cru...

DAUBAGNE, *d'un ton de reproche.* — Que c'était moi ?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Non !... toi, tu n'as pas un intérêt assez direct à le faire disparaître... mais j'ai cru que c'était Pernéfas...

DAUBAGNE. — Ah ! dame !... il est certain que Pernéfas a un intérêt... (*Un temps.*) dans tous les cas, j'aime mieux que tu aies pensé à lui qu'à moi... ça prouve que...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Oh ! pas besoin de te monter le cou !... ça prouve que je te crois incapable de prendre une grosse

détermination *inutile*, tout bonnement...

DAUBAGNE. —

MARGUERITE DE NAVARRE. — Et c'pauv' Lagrathe... qu'est-ce qu'il dit ?...

DAUBAGNE. — Il ne dit trop rien... il est tapé !...

MARGUERITE DE NAVARRE. — C'est pas pour dire, mais ce que vous avez tous été ignobles avec lui... et avec les autres aussi, d'ailleurs...

DAUBAGNE, *protestant*. — Mais...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Impossible d'être plus pignoufs !... Ah ! sapristi !... si l'Europe contemple votre manière de procéder, elle doit avoir une riche idée de vous !...

DAUBAGNE. — S'il fallait prendre des manchettes !... (*Un temps*.) Est-ce qu'il doit venir te voir aujourd'hui, Lagrathe ?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Pourquoi ?...

DAUBAGNE. — Pour rien !...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Farceur !... si tu crois que je ne me rends pas compte que tu as peur de le rencontrer ?...

DAUBAGNE. — Mais je le rencontre tous les jours à la Chambre...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Oui... mais alors le municipal vous couve d'un œil attendri... c'est tout différent... tandis qu'ici ... ici, tu sais bien qu'il te casserait les reins ?...

DAUBAGNE, *se redressant*. — Je voudrais voir ça !...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Fais pas ta tête, va !... il le ferait comme je le dis... et tu en as les lèvres blanches rien que d'y penser !...
(*A une femme de chambre qui entre.*) Qu'est-ce que c'est ?...

LA FEMME DE CHAMBRE. — M. Pernéfas demande si madame reçoit ?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Oui !... priez-le d'entrer ici... (A Daubagne.) Tu ne crains pas de le rencontrer, celui-là?...

DAUBAGNE. — Du tout !... (Riant.) au contraire, je vais lui demander s'il connaît le nommé Ronsard, auquel on attribue plusieurs chèques importants?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Vous êtes rien rosses les uns pour les autres !...

DAUBAGNE. — C'est le métier qui veut ça !...

(On introduit M. Pernéfas.)

DAUBAGNE, sans même lui laisser le temps de s'asseoir. — Dites donc... savez-vous qui est ce Ronsard des chèques?...

PERNÉFAS, imperturbable. — J'allais vous le demander?...

MARGUERITE DE NAVARRE, regardant Pernéfas avec admiration. — Ben, on dira ce qu'on voudra... il est tout de même épatant !...

AU PREMIER ÉTAGE

Dans le grand salon. Il est huit heures, une douzaine de personnes causent en attendant le diner.

LE COMTE JUDASKUSS, *à la marquise d'Alcuin.*

— Est-ce que votre fils ne dîne pas avec nous?... je ne le vois pas?...

LA MARQUISE D'ALCUIN. — Si!... mais il est en retard...

LE MARQUIS D'ALCUIN. — Il n'est pas encore huit heures... et d'ailleurs les Wildes-Swein ne sont pas arrivés!... (*Entrée de Réginald.*)

LA MARQUISE. — Ah!... te voilà!...

RÉGINALD, *saluts, poignées de main, etc., etc.*
— Mais... (*Inquiet.*) je ne suis pas en retard?...

LA MARQUISE, *pointue.* — Pas tout à fait!...

LE VICOMTE D'ANTIN, 30 ans, *élégant, l'air distingué; ami rétribué des comtes et des barons israélites.* (*A Réginald.*) — Je vous ai aperçu tout à l'heure à l'audience...

RÉGINALD. — J'ai vu M. de Folleuil, mais je ne vous ai pas vu...

LA BARONNE MÜNZER, 50 ans; beaucoup de graisse et de diamants. — Ah!... vous étiez au procès?... je voudrais tant entendre Barboux... est-ce qu'il plaidera encore demain?...

FOLLEUIL. — Non, madame, il a terminé aujourd'hui sa plaidoirie...

LA BARONNE MÜNZER. — C'est désolant!... il a été beau, n'est-ce pas?...

LE VICOMTE D'ANTIN. — Incomparable!...

LA BARONNE MÜNZER, regardant Folleuil. — M. de Folleuil n'a pas l'air d'être de cet avis?...

FOLLEUIL. —

LA BARONNE MÜNZER, à Folleuil. — N'est-ce pas?...

FOLLEUIL, riant. — Oui et non...

LA MARQUISE D'ALCUIN. — Ce n'est pas une réponse...

LE COMTE JUDASKUSS, *paternel et condescendant, à Folleuil.* — Voyons, je serais curieux de savoir quelles sont là-dessus vos idées?...

FOLLEUIL, *narquois.* — Vous êtes bien bon!... ça a si peu d'intérêt...

LE COMTE JUDASKUSS. — Mais si... mais si...

FOLLEUIL. — Il me semble que M. Barboux, — que j'ai écouté depuis le premier jour, — a été, dans la partie *affaires*, absolument remarquable, net, précis, habile autant qu'on peut l'être... quant à ce qu'on appelle son éloquence...

LE COMTE JUDASKUSS. — Eh bien?...

FOLLEUIL. — Eh bien, il y a trente ans, quand j'étais en rhétorique à Condorcet, — qui était alors Bonaparte, — j'avais dans ma classe deux ou trois bons élèves qui auraient certainement pu parler aussi bien que ça...

(*Protestations.*)

LE COMTE JUDASKUSS, *stupéfait*. — Aussi bien que ça?...

FOLLEUIL. — Mais oui... la phrase est, — à mon humble avis, — non pas belle, ni harmonieuse, ni même correcte toujours, mais seulement redondante et sonore...

LE COMTE JUDASKUSS, *agressif*. — Et puis?...

FOLLEUIL. — Et puis, cette salade d'anecdotes et d'exemples où on peut piquer au hasard de la fourchette: Mithridate et son poison; M. de Montalembert; Christophe Colomb « chargé de fers »; des appréciations de M. Renan; Bonaparte à Marengo; la sédition des Gracques; l'impératrice Eugénie « toute rayonnante encore d'une beauté qui faisait oublier sa puissance!... »; Caton, Raspail, Annibal, Marius et Sylla; des citations latines, quelques vers de M. de Lamartine et une page de Salluste...

LE COMTE JUDASKUSS. — Vous ne trouvez pas ça bien?...

FOLLEUIL. — Non, je suis peut-être un imbécile, mais je trouve ça ridicule — étant donné que ces racontars scolasticomacaroniques ne sont destinés à émouvoir ni des potaches, ni même un jury, mais des vieux bonzes qui la connaissent dans les coins — et la phrase si simple de M. de Lesseps : « Quand une bande de voleurs me demande ma montre, je suis bien obligé de la donner! », était d'une vérité et d'une persuasion autrement intense que toute la plaidoirie de son avocat...

(On annonce:)

M. LE BARON ET M^{me} LA BARONNE WILDES-SWEIN!...

LE COMTE JUDASKUSS, *à la marquise*. — Ah!... on va pouvoir dîner!...

LE MARQUIS D'ALCUIN, *bas à Réginald*. —

Vous allez offrir votre bras à M^{lle} Münzer, et vous vous placerez près d'elle à table...

RÉGINALD, *à demi-voix*. — Ah ! mais non ! j'aime encore mieux un des vieux brisques... (*Mouvement du marquis.*) une des baronnes, enfin !... au moins, je n'aurai pas peur qu'on croie que je veux l'épouser...

LE MARQUIS, *très bas*. — Et quand bien même on croirait que vous désirez épouser M^{lle} Münzer, où serait le mal, je vous prie?...

RÉGINALD. — Partout !... j'ai vingt ans... elle est riche, que c'en est dégoûtant... elle est vilaine comme tout, et surtout, — et ça c'est une raison qui me dispense de toutes les autres, — elle est juive...

LE MARQUIS, *toujours bas*. — Vous êtes difficile !... d'autres sont moins exclusifs que vous... puisqu'on trouve, à présent, des isréalites au Gotha...

RÉGINALD, *de sa voix naturelle.* — Au Gold-Gotha, vous voulez dire?...

LE MARQUIS. —

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

Onze heures du soir. (Dans la chambre du petit d'Ebrouillar.)

LA PRINCESSE DE BOUILLON, 48 ans. Brune; a été assez belle, mais a aujourd'hui des doubles mentons partout. Profil genre « altier ». Les yeux bridés; des bras monstrueux. Robe de satin rose, très décolletée, sans manches. Énormément de bijoux. — Pour rien au monde, je n'aurais voulu monter chez les d'Alcuin sans t'embrasser en passant...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *sans entrain.* — Que tu es gentille!... (Et sans conviction.) et que je t'aime!... (Un temps.) Tu sais qu'il est onze heures?...

LA PRINCESSE DE BOUILLON, *câline*. — Eh bien, qu'est-ce que ça nous fait, l'heure?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Rien évidemment... seulement, il y a très peu de monde chez les d'Alcuin... ça va finir tôt... il faudrait peut-être monter?... (*Un temps.*) vous êtes sûre, au moins, que le concierge ne vous a pas vue entrer ici?...

LA PRINCESSE DE BOUILLON. — Sûre... la porte était ouverte et il n'y avait personne sous la voûte...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Et votre mari?...

LA PRINCESSE DE BOUILLON. — Il est au comité... il m'a dit qu'il viendrait me prendre à minuit... Monseigneur va faire une adresse au peuple français... alors, ils en ont pour longtemps à discuter ce soir...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Et votre voiture?... s'il demandait par hasard au cocher depuis quelle heure il est là?...

LA PRINCESSE DE BOUILLON. — C'est ma tante de Vyéladage qui m'a amenée... et mon mari croit que j'ai d'abord été à l'Opéra...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Et s'il y passait, à l'Opéra... si on lui disait que vous n'y êtes pas venue?...

LA PRINCESSE. — Oh!... crois-tu qu'il soit assez jaloux pour faire ça?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *à part*. — Moi, je ne le ferais bien sûr pas!... (*Haut.*) Dame!... on ne peut pas savoir...

LA PRINCESSE. — Tu m'aimes donc bien, que tu as si peur de me perdre?... (*Explosion de caresses.*)

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Tu le demandes? (*A part.*) C'est que ça compliquerait mon existence... quoique j'espère... enfin, la petite Münzer... (*Haut.*) Voyons, mon chéri, il faut t'en aller... je suis obligé d'attendre un instant, pour ne pas arriver tout de

suite après toi... et il sera trop tard... (*A part.*) Elle va me faire manquer la petite Münzer!...

LA PRINCESSE. — Je m'en vais!... embrasse-moi?... encore... encore?... (*Elle se pend à son cou.*)

LE PETIT D'EBROUILLAR, *à part, rageant.* — Les Münzer seront partis!...

LA PRINCESSE, *remettant son manteau.* — Adieu!... tiens,... je t'ai apporté un vieux petit bibelot... une boîte à mouches qui vient de M^{me} de Pompadour... (*Sortant.*) adieu!...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Prenez garde au concierge!...

LA PRINCESSE. — Oui... je t'adore!... (*Elle disparaît en lui envoyant des baisers.*)

LE PETIT D'EBROUILLAR. — onze heures et demie... si je rate la petite Münzer, elle me paiera ça!...

(Il ouvre la boîte à mouches de M^{me} de Pompadour. Sa figure s'illumine.) Ah!... (Un temps.) c'est tout de même une bonne femme!...

DANS LA RUE

Plusieurs ouvriers lisant la *Cocarde*.

PREMIER OUVRIER. — Il a fini d'jaboter, l'avocat des Lesseps?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Moi, c'est pas les Lesseps que j'condamnerais!...

TROISIÈME OUVRIER. — C'est qui?...

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est Eiffel!... et aussi l'gouvernement après... quand ça viendra son tour...

PREMIER OUVRIER. — Faut espérer qu'il y sera à perpette, Eiffel?...

DEUXIÈME OUVRIER, *avec regret*. — J'crois pas qu'on peut... on n' doit pas pouvoir lui coller plus d' cinq ans...

PREMIER OUVRIER. — Bèn, ça sera pas payé !...

TROISIÈME OUVRIER. — Enfin, c'est pas possible que Carnot aie pas su d'puis longtemps qu'Eiffel, qu' les ministres, Cornélius Herz, les députés, et tout l'tremblement, c'étaient des filous ?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Oh ! moi, Carnot... c'est pus du tout mon type!...

V

AU CINQUIÈME ÉTAGE

Dans l'atelier

LE COMTE DE SCHLEMMEREI, *sur la table à modèle, posant assis dans un grand fauteuil doré.*

— Est-ce qué cette année-ci est une ponne année bour la beinture?...

CABOUR. — Heu! heu!...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI. — Il faut pien gonfenir, endré nous, qué bour cette avaire tu Banama, on a édé tès vichus pètes...

CABOUR, *qui n'a pas compris.* — Des quoi?...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI. — Tès vichus

pêtes... on aurait tû gondinuer té vermer les yeux... c'édait la seule chose indellichente à vaire...

CABOUR, *peignant avec acharnement, et regardant rapidement le comte de temps à autre, à part.* — Qu'il est vilain, cet animal-là, qu'il est vilain !... je me réjouis qu'elle soit terminée, la famille Schlemmeri... et que tous ces horribles portraits aient quitté l'atelier... enfin, celui-là, c'est le bouquet, heureusement !...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI. — Dout ça, ça embèche qué les avaires marchent... les gommerçants sé blaignent peaugoup... ils sont drès mégondents, les gommerçants?... fus ne groyez bas ?...

CABOUR. — Je n'en sais rien... (*A part.*) si, au moins, il ne parlait pas... mais il est implacable !...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI. — Et buis, au

vond, elle a tes godés drès trôles, cette avaire tu Banama!.. ainsi, ché gonnais un monsieur... un sale Poulanchiste... qui sé brésendait tans un tépardement tu Nord en guatre-fingt-neuf... et cé monsieur, afait bris tu Banama bour cent miÿle vranes... alors, c'est afec son probre archent qué M. Vloguet l'a gombattu... (*Il rit.*) fus ne droufez bas qué c'est drès varce?...

CABOUR. — Si... si... c'est très farce... (*A part.*) il me semble que, si je pouvais taper dessus, ça me soulagerait!...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI. — Ché foulais fus tire une chose?... si, tans cé moment-ci fus n'afez bas peaugoup té bordraits... fus aimeriez beut-êdre à vaire celui t'une cholie bedite tanseuse qué ché gonnais?... c'est ça gui fus en verait une, té réglame?... barcé gue elle est drès cholie et drès gonnue... et fus bourriez pien, mon cher mon-

sieur Gapour, mé vaire ça bar-tessus lé marché tes audres bordraits ?...

CABOUR. — Jamais de la vie!... je ne travaille jamais à l'œil, moi!... c'est un principe...

LE COMTE SCHLEMMEREI. — Oh!... fus né droufez bas qué c'est pien sieux cheu, les brincipes ?...

AU TROISIÈME ÉTAGE

Dans la chambre de M^{me} Lafrousse

M^{me} LAFROUSSE, *allant et venant, à Julia qui fait ses devoirs à une petite table.* — Sais-tu quels sont ces deux messieurs qui sont venus demander ton père ?...

JULIA. — Non...

M^{me} LAFROUSSE, *intriguée.* — Joséphin n'a rien dit ?...

JULIA, *distraitement.* — Quand ça ?...

M^{me} LAFROUSSE. — Quand elle est venue les annoncer ?...

JULIA, *écrivant toujours*. — Si...

M^{me} LAFROUSSE. — Qu'est-ce qu'elle a dit?... il faut être là à t'arracher les mots...

JULIA, *agacée*. — Elle a dit : « Y a deux messieurs qui demandent monsieur... »

M^{me} LAFROUSSE. — Si c'est tout ce que tu as à dire?...

JULIA. — Mais, sapristi, oui, c'est tout!... puisque je n'sais qu'ça... et puis, si tu crois qu'c'est commode d'travailler comme je travaille... en étant dérangée à tous les coups?...

M^{me} LAFROUSSE, *sincèrement étonnée*. — Dérangée?... par quoi?...

JULIA. — Par toi, donc!... tu n'fais qu'ça... tu sais, si c'est pour moi, j'y tiens pas, moi, à passer mon brevet supérieur...

M^{me} LAFROUSSE. — Mais moi, j'y tiens... et ton père l'exige...

JULIA, *riant*. — Pauv' papa !... y n' sait pas seulement c' que c'est !...

M^{me} LAFROUSSE. — Si nous éprouvions des revers de fortune... et c'est à prévoir...

JULIA, *se bouchant les oreilles*. — Oh !... v'là qu'on va parler du Panama !...

M^{me} LAFROUSSE, *continuant*. — Ton père veut que tu sois à même de te tirer d'affaire...

JULIA. — Et m' tirer d'affaire, pour p'pa, c'est avoir mon brevet supérieur ?... Oh ! là là !...

M^{me} LAFROUSSE. — Enfin, cela mène à être institutrice ?...

JULIA. — Un joli métier !...

M^{me} LAFROUSSE. — Ça vaut toujours mieux que rien !...

JULIA. — !!!

M^{me} LAFROUSSE. — Veux-tu me faire l'amitié de me dire ce que tu ferais si tu n'étais pas institutrice ?...

JULIA. — J'sais pas !... (*Un temps.*) j'patinerais au Pôle Nord!...

M^{me} LAFROUSSE, *effarée*. — Oh !...

JULIA. — Dame !... j'aimerais encore mieux ça que d'm'en aller traîner en Angleterre ou en Allemagne, pour apprendre l'français à des mômes, bien sûr!...

M^{me} LAFROUSSE. — Mais, malheureuse, tu ignores les choses dont tu parles sans les comprendre... tu ignores ce que sont ces créatures sans nom?...

JULIA, *riant*. — C' qu'y a d'sûr, c'est qu'elles t'occupent joliment, toujours, ces créatures sans nom?...

M^{me} LAFROUSSE, *embarrassée*. — Moi?...

JULIA. — Oui, toi... et tes amies... M^{me} Toumou, M^{me} Dutrac, M^{me} Lardan... et toutes ces dames qui causent aux chaises avec toi, pendant que j'patine...

M^{me} LAFROUSSE. — Nous les regardons, voilà tout!...

JULIA. — C'est déjà quelque chose, mais c'est pas tout!... non seulement vous les buvez d' l'œil, mais vous discutez leurs robes, leurs bijoux, leurs physiques... et avec une persistance!... vous souhaitez qu'elles tombent et vous guettez les chutes pour voir comment sont leurs jambes... vous comptez les dents d' leurs peignes... et leurs p'tits jupons vous empêchent de dormir... (*Un temps.*) et tu as quarante-huit ans, pourtant!...

M^{me} LAFROUSSE, *vexée*. — Il est inutile de crier à tue-tête que j'ai quarante-huit ans...

JULIA. — Comme il n'y a personne...

M^{me} LAFROUSSE. — C'est égal!... (*Cherchant un prétexte.*) ton père n'aime pas que je dise mon âge...

JULIA, *étonnée*. — Papa?... qu'est-ce que cela peut bien lui faire?...

M. LAFROUSSE, *entrant et se laissant tomber sur un fauteuil. Il est très pâle*. — Ouf!... je viens d'avoir une de ces peurs!...

M^{me} LAFROUSSE. — Peur?...

M. LAFROUSSE, *convaincu*. — Horriblement!...

M^{me} LAFROUSSE. — Mais de quoi?...

M. LAFROUSSE, *d'une voix blanche*. — Des anarchistes...

M^{me} LAFROUSSE, *bondissant*. — Des anarchistes!... (*Un temps.*) mais où ça?... puisque vous étiez dans la salle à manger avec ces deux messieurs?...

M. LAFROUSSE. — Deux messieurs?... j' t'en fiche, deux messieurs!... c'est eux, les anarchistes!...

M^{me} LAFROUSSE. — Eux!!! (*Saisie.*) mais ils sont entrés dans la salle à manger?...

M. LAFROUSSE. — Dame!... puisque c'est là que je les ai reçus...

M^{me} LAFROUSSE, *inquiète*. — S'ils avaient emporté quelque chose?...

M. LAFROUSSE — Je ne le pense pas... il y a peu de bibelots, et je ne les ai, d'ailleurs, pas quittés un seul instant...

JULIA, *intéressée*. — Qu'est-ce qu'ils voulaient?...

M. LAFROUSSE. — Ce qu'ils voulaient?... c'est insensé!... ils voulaient de l'argent...

M^{me} LAFROUSSE, *vivement*. — Vous n'en n'avez pas donné, j'espère?...

M. LAFROUSSE. — Il a bien fallu!... je leur ai donné quarante sous... j'ai pas pu m'en tirer à meilleur compte...

JULIA. — Comment?... ils quêtent comme ça pour eux-mêmes?...

M. LAFROUSSE. — Pas pour eux, mais c'est tout comme... ils représentent un

groupe anarchiste qui prétend organiser des « soupes conférences »... on fera manger les affamés, qui entendront en même temps parler les principaux orateurs du parti...

M^{me} LAFROUSSE. — Ça sera du propre!... et c'est pour ça que vous avez donné quarante sous?... vous?... un père de famille... un homme qui devrait se respecter...

M. LAFROUSSE. — Mais, ma bonne amie..., je ne pouvais pas refuser!... songedonc?... j'étais là... seul avec eux... dans la salle à manger..., sans défense...

M^{me} LAFROUSSE, *haussant les épaules*. — Sans défense... un homme!...

M. LAFROUSSE, *conciliant*. — Et puis, enfin, quarante sous... ce n'est pas une affaire...

M^{me} LAFROUSSE. — Pour ce prix-là, on a

un fiacre... ou un gâteau pour le dîner...

M. LAFROUSSE. — Si tu avais été à ma place, tu aurais lâché aussi les quarante sous?...

M^{me} LAFROUSSE, *avec énergie*, — Jamais!...

JULIA, *à part, regardant en riant son père et sa mère*. — Ben, j' comprends qu'on soit anarchiste, moi!...

AU DEUXIÈME ÉTAGE

Dans le salon

MARGUERITE DE NAVARRE. — Mon Dieu!... je ne vois pas pourquoi je ne continuerais pas à recevoir Daubagne?... il n'est pas plus compromettant que vous, en somme... (*Tête de M. Pernéfas.*) ni que M. Lagrathe, (*Tête de M. Lagrathe.*), — car, moi, les non-lieu, je ne coupe pas dedans! — (*Retête de M. Lagrathe.*), et quant à ceux qui n'ont pas encore été pincés, (*Retête de M. Pernéfas.*),

je sais bien que c'est du scandale sur la planche... mais ça ne m'effarouche pas... c'est ce que je disais tout à l'heure à Pryfix, qui sort d'ici...

M. LAGRATHE, *vivement* — Ah!... Pryfix sort d'ici?...

MARGUERITE DE NAVARRE, *d'un air indifférent*. — Oui... avec Daubagne... et il va revenir tout à l'heure...

M. LAGRATHE, *bondissant*. — Daubagne?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Non!... Pryfix... avec son ami Letapeur qu'il doit me présenter...

M. PERNÉFAS. — Une drôle d'idée, de vous faire présenter Letapeur!...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Pourquoi?... il paraît qu'il est très intéressant..., que c'est un type...

M. PERNÉFAS. — Oh! quant à ça...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Eh bien, mais, c'est tout ce que je demande, moi!... je ne veux pas seulement connaître les gros bonnets des chéquards... je veux tout connaître... ça me passionne, cette affaire-là... vous ne comprenez pas ça?...

M. PERNÉFAS, *sans conviction*. — Si fait... si fait...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Non... vous ne comprenez pas... je suis sûre que vous ne comprenez pas?... vous croyez que je suis flattée d'être dans l' train... de connaître des hommes politiques?...

M. LAGRATHE. — Oui... Eh bien?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Eh bien, vous n'y êtes pas!... c'est parce que... mais si je vous dis ça, ça va vous fâcher?...

M. PERNÉFAS. — Que non!...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Moi, voyez-vous, les braves gens m'embêtent profon-

dément... je trouve qu'ils se ressemblent tous, qu'ils manquent totalement d'originalité et de fantaisie... s'ils sont de braves gens, ils le sont pour les mêmes raisons et par les mêmes moyens... c'est d'une régularité navrante!... les autres, au contraire, sont canailles pour mille raisons et de mille façons différentes... avec eux, il y a toujours du nouveau, de l'imprévu... on découvre des tas de petits coins amusants tout plein... c'est pour ça que j'ai tenu à vous connaître tous, même Letapeur, que vous considérez comme inférieur, mais qui manquait à ma collection?... comprenez-vous?...

M. LAGRATHE. — Parfaitement...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Au lieu d'aimer à cueillir des fleurs, j'aime à farfouiller dans les tas d'ordures...

M. PERNÉFAS. — Chacun son goût...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Je suis arrivée à connaître cinq ministres, et tous les chéquards « découverts », y compris les non-lieu... à présent je veux absolument connaître, en plus des ministres, des chéquards, et des non-lieu...

M. LAGRATHE. — Qui donc?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Les magistrats qui les ont rendus...

AU PREMIER ÉTAGE

Un bal costumé chez les d'Alcuin.

LE MARQUIS D'ALCUIN, *en Alcuin premier du nom, dans son costume de prieur de l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Un peu embarrassé de ce harnachement qui écrase son physique mince et étriqué.* — (A un valet de pied.) — Prenez garde!... les bougies du grand lustre coulent... (A Réginald qui rit.) qu'est-ce qui vous fait rire?...

RÉGINALD, *en chiffonnier. Blouse de satin blanc, claque de satin blanc, à moitié écrasé en accordéon ; crochet et lanterne dorés ; hotte dorée, pleine de fleurs.* — C'est que c'est si cocasse, papa, de vous voir, dans ce costume, vous occuper des bougies qui coulent... Ah ! Seigneur!... si Charlemagne voyait son principal savant se galvauder de la sorte!... ferait-il un nez, hein?

LE MARQUIS, *très sec.* — Au lieu de dire des bêtises, vous feriez mieux de voir si les accessoires du cotillon sont en ordre, et si, au moment de s'en servir, on ne manquera de rien?...

RÉGINALD. — Ça n'est pas mon affaire...

LE MARQUIS, *étonné.* — Comment?... ce n'est pas vous et M^{lle} Münzer qui conduisez le cotillon?...

RÉGINALD. — C'est peut-être M^{lle} Münzer... mais, à coup sûr, ça n'est pas moi...

LE MARQUIS. — Et pourquoi ça?...

RÉGINALD. — Parce que j'ai passé la main à d'Antin... je suis absolument incapable de conduire un cotillon, moi !... (*A part.*) surtout avec M^{lle} Münzer...

LE MARQUIS. — Vous avez prévenu votre mère?...

RÉGINALD. — Maman... non... pas encore... je la cherche...

LE MARQUIS. — Elle va être très mécontente...

RÉGINALD. — Elle le serait encore bien plus de la façon dont je mènerais son cotillon... tenez, papa... M. Judaskuss veut vous parler... il vous appelle...

LE MARQUIS, *sursautant*. — Où ça?... (*Il va pour se précipiter à l'aveuglette.*)

RÉGINALD. — Là... à deux pas... mais calmez-vous... (*Riant.*) n'oubliez pas qui vous êtes, — pour aujourd'hui... — et n'aplatissez

pas trop notre aïeul devant les Juifs...

LE MARQUIS. —

(*Il se dirige vers le comte Judaskuss.*)

LE COMTE JUDASKUSS, *en Jupiter*. (*Costume ruisselant d'or; foudre d'or à la main; un aigle empaillé sous le bras.*) — Mon ami, il faudrait recommander à votre fils d'être un peu plus aimable pour la petite Münzer... il ne s'occupe pas du tout, mais pas du tout d'elle...

LE MARQUIS, *narré*. — Je n'y peux rien!...

LE COMTE JUDASKUSS. — Ah!... (*A la marquise d'Alcuin.*) Votre fils ne fait pas plus attention à la petite Münzer que si elle n'existait pas... et c'est très embêtant pour moi... vous m'avez lancé dans des démarches, sans vous occuper du désagrément que vous pouvez m'attirer.... (*Élevant la voix.*) vous êtes vraiment d'une étourderie qui n'est

plus de votre âge... (*Le marquis s'éloigne discrètement.*)

LA MARQUISE D'ALCUN, *en Junon. Costume éblouissant. Un paon empaillé mécanique, posé sur la traîne du manteau de cour, et suivant tous ses mouvements.* — Mais ce n'est pas ma faute, à moi!... ce garçon me désespère... je ne peux rien obtenir de lui...

LE COMTE JUDASKUSS. — Voulez-vous que je lui parle sévèrement, moi?...

LA MARQUISE, *hésitante.* — C'est que... je ne sais pas si, avec sa nature... son caractère...

LE COMTE JUDASKUSS, *haussant les épaules.* — Sa nature, son caractère... vous me faites rire!... est-ce qu'un gamin de cet âge doit avoir une nature et un caractère?... regardez mon fils... (*Il indique un petit jeune homme arrêté à quelques pas.*) il a vingt-cinq ans, lui!... et je voudrais voir qu'il eût

une autre nature et un autre caractère que ceux que je lui permets d'avoir...

LA MARQUISE. —

LE VICOMTE D'ANTIN, *en Incroyable.* (*A Folleuil, riant et indiquant le comte et la marquise.*)

— Nous assistons, je crois, à une petite explication de famille?... (*Avec admiration.*) elle a tout de même un bel aplomb, M^{me} d'Alcuin!...

FOLLEUIL, *en manteau vénitien.* — Et d'Alcuin, donc!...

LE VICOMTE D'ANTIN. — Épatant!... mais je parlais de l'aplomb dont M^{me} d'Alcuin fait preuve aujourd'hui tout particulièrement...

FOLLEUIL. — ?

LE VICOMTE D'ANTIN. — Son costume?... Judaskuss en Jupiter et elle en Junon... c'est un comble!... impossible de choisir un costume plus... expressif...

FOLLEUIL. — Si... elle aurait pu être en Danaé...

LE VICOMTE D'ANTIN. — Oui, il y avait encore ça !...

LA MARQUISE, à Réginald. — Mon enfant, tu me mets dans une situation très désagréable... tu ne t'occupes pas du tout de nos invités... tu n'as pas dit un seul mot aux Wildes-Swein... (*Avec indifférence.*) tu n'es même pas allé saluer M^{lle} Münzer...

RÉGINALD. — Ah !... à propos de M^{lle} Münzer, je vous dirai, maman, que me sentant tout à fait incapable de conduire le superbe cotillon que vous avez préparé, j'ai prié d'Antin de me remplacer...

LA MARQUISE. — Mais...

RÉGINALD. — Il a accepté... je crois même qu'il est ravi... votre bal y gagnera... tout le monde y gagnera... seulement, si ledit cotillon doit fatalement être conduit par

M^{lle} Münzer, vous ferez bien d'avertir d'Antin... parce que, moi, je ne lui ai rien dit... et qu'il avait peut-être choisi, — avant de savoir l'honneur qui lui est réservé, — une danseuse moins riche... et plus jolie... (*Il s'éloigne; la marquise, très rouge, reste plantée à la même place.*)

LE PETIT JUDASKUSS, 25 ans, gros, court, mou, blasé, en « Raoul des Huguenots », à la baronne Kranich. — Que si!... le baron vous permettra de rester pour le cotillon...

LA BARONNE KRANICH, en *Almée*. — Oh! non!... je suis sûre que non!...

LE PETIT JUDASKUSS. — Laissez-moi le lui demander?...

LA BARONNE, qui ne se soucie pas du tout de danser le cotillon avec le petit Judaskuss qu'elle trouve affreux. — Non... ça gâterait tout... laissez-moi faire?...

LE PETIT JUDASKUSS, sans l'écouter, au baron

Kranich qui passe. — N'est-ce pas, baron, que vous permettez à la baronne de danser le cotillon?...

LE BARON, *en Turc.* — Ça fa èdre pien dard, lé godillon... (*Il louche sur le vicomte d'Antin, avec qui il craint de voir sa femme danser le cotillon.*)

LE PETIT JUDASKUSS. — J'aurais été si heureux de danser le cotillon avec la baronne...

LE BARON. — Avec fus?... (*Très gracieux.*)
la paronne sait drès pien qué ché vais tou-
chours cé qu'elle feut...

LE COMTE JUDASKUSS, *s'approchant de Réginald qui ne le voit pas venir.* — Eh bien, jeune homme, Monseigneur a mandé aux Français sa volonté?...

RÉGINALD. — Ah!...

LE COMTE JUDASKUSS. — N'auriez-vous pas lu sa lettre?...

RÉGINALD. — Je ne l'ai pas lue encore...

LE COMTE JUDASKUSS, *sévère*. — Vous avez eu tort!... outre que cette lettre est très belle, vous avez moins que tout autre — étant donnée la situation exceptionnelle que votre père occupe dans le parti, — le droit d'ignorer ce qui s'y passe...

RÉGINALD, *très rouge*. —

LE COMTE JUDASKUSS. — Vous affectez de vous désintéresser de tout ce qui occupe les vôtres... vous semblez presque ignorer les relations et les amitiés de vos parents...

RÉGINALD. — Hélas, non!..., je ne les ignore pas!...

LE COMTE JUDASKUSS, *sans paraître avoir entendu*. — Ce soir encore, votre mère désirait vous voir empressé et gracieux près d'une jeune fille, que tous nous serions heureux de...

RÉGINALD, *répétant, en appuyant*. — Tous « nous » serions?... en vérité, monsieur,

je ne comprends pas ce que vous me dites?... car, enfin, si vous êtes « du parti », vous n'êtes pas pour cela de la famille, que je sache?... et cette façon de vous associer à mes parents...

LE COMTE JUDASKUSS. — Vous étonne?...

RÉGINALD, *très sec*. — Beaucoup...

LE COMTE JUDASKUSS. — Il est bien naturel, pourtant, que lié comme je le suis avec vos parents, je prenne ma part des ennuis que vous leur causez?...

RÉGINALD, *de plus en plus rouge*. — Cela vous semble naturel... à moi, pas!... et je vous prie formellement, entendez-vous, monsieur, de ne plus vous occuper des difficultés que je puis avoir avec mes parents...

LE COMTE JUDASKUSS, *le prenant de très haut*. — En parlant ainsi, mon jeune ami, vous oubliez qui je suis et qui vous êtes?...

RÉGINALD, *exaspéré*. — C'est justement

parce que je m'en souviens que j'ai parlé comme je l'ai fait...

LE COMTE JUDASKUSS, *narquois*. — Est-ce que, en même temps que le costume de vos amis les chiffonniers, vous avez aussi pris leurs manières?...

RÉGINALD, *menaçant*. — Je vous défends de prendre ce ton là avec moi!... vous n'avez ici aucun droit...

LE COMTE JUDASKUSS, *froidement*. — Vous vous trompez... j'ai ici tous les droits... (*Un temps.*) et ces droits, je les paie assez cher pour en user largement...

RÉGINALD, *verdissant*. — Vous dites?... (*Il lève la main, hésite un instant, puis, se précipite sur le petit Judaskuss qui est arrêté à quelques pas, et le gifle à tour de bras, à plusieurs reprises.*) Tumulte.

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

LE PETIT D'EBROUILLAR *allant et venant dans*

le fumoir avec agitation. Il est trois heures du matin. — Cet animal d'Antin m'aura oublié!... il m'avait promis de venir me parler dès qu'il aurait vu M^{me} de Bouillon... (Inquiet.) elle ne sera peut-être pas venue?... c'est ça qui serait une déveine... j'aurais été enfermé ici pour rien, pendant que les autres rigolent au-dessus de ma tête... (Il écoute.) on danse le cotillon... si elle est venue, elle doit être repartie. (On sonne, le petit d'Ebrouillar se précipite sur la porte et ouvre.) Ah!... c'est toi!... c'est pas malheureux!... tu as vu la duchesse?...

LE VICOMTE D'ANTIN. — Oui...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Eh bien?...

D'ANTIN. — Eh bien, elle a coupé en plein dans le pont...

LE PETIT D'EBROUILLAR, inquiet. — Et alors?...

D'ANTIN. — Et alors, elle doit m'envoyer

demain matin les vingt-cinq mille balles... que je dois te remettre comme si c'était un prêt venant de moi... elle tient à ménager ta délicatesse... (*Il rit.*)

LE PETIT D'EBROUILLAR, *vexé.* — Si tu étais à ma place, tu ne rirais pas, je t'assure...

D'ANTIN. — J'ai eu beau faire très respectueusement observer à M^{me} de Bouillon que je ne pouvais pas disposer d'une aussi forte somme, et que tu étais au courant de ma situation, elle n'a rien voulu entendre... elle m'a dit : « Vous arrangerez ça comme vous voudrez... » Qu'est-ce que je serai censé t'avoir dit, pour expliquer les 25,000 balles?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *ravi.* — Je ne sais pas..., dis-lui ce que tu voudras!...

D'ANTIN. — Mais sapristi, ça m'est égal, à moi!... tu es le seul intéressé là-dedans... (*Un temps.*) Ah!... n'oublie pas que j'ai dit.

que c'était une dette de jeu... que tu serais affiché au club, etc., etc.

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Tu as eu raison...

D'ANTIN. — N'est-ce pas?... l'important était de la faire casquer...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Parfaitement...
(Presque ému, serrant la main à d'Antin.)
merci, vieille rognure!...

DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Balayeurs arrêtés à l'entrée de la voûte pour regarder sortir les invités.

PREMIER BALAYEUR. — Oh!... un'chic p'tite femme!...

DEUXIÈME BALAYEUR. — Moi, j'les aime mieux plus grandes!...

TROISIÈME BALAYEUR *s'introduisant sous la voûte pour bien voir monter en voiture.* — Moi, j'les aiment n'importe comment qu'c'est joli!...

PREMIER BALAYEUR, *reniflant*. — Et c' que ça sent bon!...

DEUXIÈME BALAYEUR. — C' qui m'embête, c'est d' penser qu' ceux qu' ont barboté dans l' Panama peuvent s' payer des femmes comme ça!...

TROISIÈME BALAYEUR, *étonné*. — Comme ça?... mais ça, c'est des dames du monde!...

DEUXIÈME BALAYEUR. — Ben quoi, des dames du monde?... et pis après?...

VI

AU CINQUIÈME ÉTAGE

Dans l'atelier, très encombré par les portraits du comte et de la comtesse de Schlemmerei, et de M. Benjamin et de M^{lle} Agar de Schlemmerei, posés sur des chevalets.

JALON, *les regardant avec horreur.* —
Sont-ils vilains !... non, mais le sont-ils assez?...

CABOUR. — Le fait est que j'ai hâte d'en voir l'atelier débarrassé...

DUFEU. — Quand s'en vont-ils?...

CABOUR. — Demain, je pense... c'est tout à l'heure que les Kranich et les Wildes-Swein viennent les voir...

JALON. — Tu aurais dû les mettre dans les cadres...

CABOUR. — Ils n'ont pas voulu... ils ont mieux aimé les commander eux-mêmes...

DUFEU, *riant*. — Ils ont pensé que tu les enfilerais de cadres chers...

JALON. — Est-ce que nous pouvons assister à l'entrevue?...

CABOUR. — Si ça vous amuse... seulement ne faites pas de fumisteries...

DUFEU. — As pas peur!... (*On entend le timbre, Cabour va ouvrir.*)

LE COMTE DE SCHLEMMEREI, *présentant les Wildes-Swein*. — Lé paron et la paronne Wildes-Swein... qui ont pien foulu fenir nous tonner leur afis sur fos bordraits ..

CABOUR, *saluant*. — Madame... Monsieur... je suis très honoré... très... (*Saluts.*)

LA COMTESSE DE SCHLEMMEREI, *à la baronne*

Kranich, lui montrant les portraits. -- Eh bien ! qu'est-ce qu' fus en tites ?...

LA BARONNE KRANICH, à demi-voix, regardant le portrait qui est prodigieusement embelli. — Je ne vous trouve pas flattée...

LA COMTESSE DE SCHLEMMEREI. — Ah ! n'est-ce pas ?...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI, montrant les portraits au baron Wildes-Swein. — Voilà nos bordraits !...

LE BARON WILDES-SWEIN. — Ah !... vous, Schlemmerei, vous êtes mieux que ça, mon ami...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI, regardant le portrait qui est beaucoup plus jeune et moins vulgaire que lui. — C'est cé qué ché droufe aussi...

LE BARON KRANICH, faisant une lorgnette de sa main et regardant aussi les portraits. — Ché né sais bas si c'est lé chour... ou si c'est

mes yeux, mais ché né fois bas nettement les gondours...

CABOUR, voyant qu'il fait une lorgnette de sa main pour isoler le tableau. — Je regrette que vous ne les voyiez pas dans les cadres...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI. — Oh! les galdres, ça ne bresse bas!... (*A la baronne Kranich.*) Et fus, paronne, gu'est-ce que fus bensez té ça?...

LA BARONNE. — Mon Dieu, je trouve, je... (*Elle se met à parler allemand.*)

LE COMTE DE SCHLEMMEREI. — Barfaidement... c'est dout à vait cé qué jé bense... (*Il se met aussi à parler allemand.*)

CABOUR, cherchant à deviner ce qu'ils disent à leur physionomie. — Êtes-vous satisfaits? (*Personne ne répond. On continue à parler allemand avec animation.*)

JALOX, bas à Cabour. — Pour des gens bien élevés, c'est des gens bien élevés... tu ne

trouves pas?... dis donc?... j'ai idée qu'ils vont te demander des retouches...

CABOUR, *sautant en l'air*. — Des retouches!... mais quelles retouches veux-tu qu'on me demande, grands dieux!...

JALON. — Sais pas, moi!... de faire un gentil nez rose et en l'air à la mère Schlemmerei, et de donner au père l'air honorable... Oh! ça sera dur, mais enfin...

(Les Schlemmerei, les Kranich et les Wildes-Swein parlent allemand et examinent les portraits sans plus s'occuper de Cabour.)

DUFEU, à Cabour. — Ben, je crois qu'ils s'en paient une tranche, hein, de ta peinture?...

LE BARON WILDES-SWEIN, à sa femme. — Il est temps de partir, si nous voulons aller aux pastellistes avant cinq heures... *(A Cabour.)* Je vous remercie, monsieur, de nous

avoir permis de venir voir les portraits du comte et de la comtesse...

CABOUR. — Mais c'est moi, monsieur, qui suis très flatté...

LE BARON KRANICH. — Nous bardons en même temps que fus...

LE COMTE DE SCHLEMMEREI. — Mais nous aussi, nous aussi, nous bardons... (*Saluts, poignées de mains, etc., etc...*)

(*Cabour les accompagne jusqu'à la porte, qu'il referme derrière eux.*)

CABOUR, *revenant*. — Ben, ils n'ont pas l'air enchanté... mais je m'en bats l'œil, après tout...

JALON. — Tu n'as pas demandé quand il fallait les faire conduire chez eux, (*Montrant les portraits.*) ces monstres?...

CABOUR. — Tiens!... c'est vrai!... (*Il rouvre la porte et se penche au-dessus de la cage de l'escalier.*) Pardon!... vous ne m'avez pas

dit quel jour je dois vous envoyer les portraits?...

LA VOIX DU COMTE DE SCHLEMMEREI, *partant de la hauteur du second étage.* — Técitement, nous n'en foulons bas!...

CABOUR, *anéanti.* — !!!

AU QUATRIÈME ÉTAGE

Dans le salon.

(*C'est le jour de M^{me} Lafrousse.*)

M^{me} PILOTIN, *femme d'un notaire infiniment bien pensant et qui n'a ostensiblement volé personne. 40 ans, maigre, revêche, mais pas irréprochable, répondant à M^{me} Lafrousse.* — Non... mon portrait ne sera pas exposé cette année... il n'a pu être terminé à temps... ma mère est tombée malade...

M. CAUTOYAN, *50 ans, embêtant.* — Grave-ment malade?...

M^{me} PILOTIN. — Oh ! non !... pas du tout !... un peu d'influenza... seulement elle ne pouvait pas sortir... et alors, vous comprenez, on n'a pas pu me finir...

M. CAUTOYAN. — Pourquoi ? .

M^{me} PILOTIN. — Comme c'était elle qui m'accompagnait...

M. CAUTOYAN. — Où ça ?...

M^{me} PILOTIN. — Chez le peintre... je ne pouvais pas y aller seule, n'est-ce pas ? (*Baissant les yeux.*) parce que... enfin... ça n'est pas l'usage...

M. DURAVIN, 60 ans, des prétentions. — Oui... on sait que les peintres et les dentistes sont tous... (*Il s'arrête et semble chercher un mot.*)

M^{me} LAFROUSSE (*d'un air fin*). — Entrepreneurs ?...

M. DURAVIN. — Précisément... et je le déplore, puisque ce défaut... j'allais dire ce

vice, nous privera d'admirer cette année le portrait de M^{me} Pilotin...

M^{me} PILOTIN. — M. Charansson était désolé aussi...

M^{me} LAFROUSSE. — Qu'est-ce que c'est que M. Charansson?...

M^{me} PILOTIN. — C'est le peintre... il n'avait rien préparé d'autre pour son Salon... il y a bien une personne qui lui avait commandé son portrait comme moi... mais c'est une cocotte... et alors, naturellement, il ne tenait pas à l'exposer... (*Julia rit.*) enfin... ce sera pour l'an prochain...

M^{me} LAFROUSSE. — C'est dommage!... vous auriez dû prendre votre femme de chambre...

M^{me} PILOTIN. — Pour quoi faire?...

M^{me} LAFROUSSE. — Pour vous accompagner... c'eût été moins divertissant que

Madame votre mère... mais enfin, c'est quand même un porte-respect...

M^{me} PILOTIN. — C'est vrai... je n'y ai pas songé... M. Pilotin non plus...

On annonce :

M^{me} DUTRAC, 35 ans, riche, bien-habillée, pas laide. — Que je ne vous dérange pas!...
(*Bonjours, saluts, etc...*)

M^{me} LAFROUSSE. — Nous parlions du portrait de M^{me} Pilotin qui n'a malheureusement pas pu être terminé pour le Salon...

M^{me} DUTRAC. — Du Champ-de-Mars ou des Champs-Élysées?...

M^{me} PILOTIN, *se récriant*. — Oh! des Champs-Élysées, bien entendu!... nous n'aurions pas voulu du Champ-de-Mars!... autant rien... c'est un Salon qui ne compte pas!...

M. DURAVIN. — Il y a de bons peintres partout, mais enfin il est évident que Bou-

guereau et Bonnat sont aux Champs-Élysées... et que l'autre salon n'a pas à offrir l'équivalent...

JULIA, *riant toujours*. — En effet!...

M^{me} PILOTIN. — Est-ce que vous vous occupez de dessiner, mademoiselle?...

JULIA. — Oui, madame... je peins un peu...

M^{me} PILOTIN. — Oh! vous en êtes déjà aux choses coloriées... mais c'est superbe!...

M^{me} DUTRAC. — Je viens de faire des visites aux ateliers pour voir les tableaux qu'on envoie au Salon...

M^{me} LAFROUSSE. — Ah! oui... il paraît que ça se fait beaucoup!... et avez-vous vu des peintures qui vous plaisent?...

M^{me} DUTRAC. — Comme ci, comme ça... je trouve qu'on ne choisit pas des sujets assez littéraires...

M. DURAVIN. — Ah! comme vous avez raison!... et puis, il y a ce parti pris de faire vrai qui est absurde...

M^{me} LAFROUSSE. — Ah! on fait vrai?...

M. DURAVIN. — Il paraît...

M^{me} LAFROUSSE. — Qu'est-ce que vous appelez faire vrai?...

M. DURAVIN. — Eh bien, par exemple, hier, on m'a fait voir un tableau qui représente deux petites filles qui viennent de jouer à la raquette... il y en a une qui est couchée dans l'herbe, et l'autre qui est agenouillée à côté d'elle...

M^{me} PILOTIN. — Mais il me semble que c'est un sujet littéraire, ça?...

M. DURAVIN. — Oui... aussi n'est-ce point là le reproche que je fais à cette œuvre... mais cela n'est pas peint proprement, nettement... ainsi, une des petites filles a des souliers vernis qui sont comme salis... ça

n'est pas noir... on dirait qu'il y a de la poussière dessus...

JULIA. — Dame !... si elle vient de jouer au tennis...

M. DURAVIN. — Je ne dis pas qu'elle ne peut pas avoir de la poussière aux pieds..., mais je dis que le devoir strict du peintre était de ne pas me faire voir cette poussière...

JULIA. — Cependant...

M. DURAVIN. — De mon temps, mademoiselle, on vernissait la crotte, à présent, on crotte le vernis...

JULIA. —

M^{me} LAFROUSSE. — Si nous n'avions pas éprouvé cette malheureuse perte sur le Panama, j'aurais voulu faire faire Julia et Gontran pour le Salon...

M^{me} PILOTIN. — Par qui?...

M^{me} LAFROUSSE. — Je crois que M. Le

febvre nous aurait bien fait ça?... Julia assise, avec son frère appuyé sur son épaule... les mains croisées... comme ceci... ou bien le contraire...

M. CAUTOYAN. — Non... il est plus naturel que la femme soit assise...

M^{me} LAFROUSSE. — Quand ils étaient plus petits, j'aurais voulu avoir Gontran et Julia en zéphirs ou en amours... par M. Bougureau... avec des ailes de papillon dans le dos, voltigeant sur des fleurs... mais c'était trop cher... et puis nous avons laissé passer l'âge...

M^{me} DUTRAC. — Moi, j'ai une de mes amies qui est en train de se faire peindre par M. Besnard...

M^{me} PILOTIN. — Fi ! l'horreur !...

M^{me} LAFROUSSE. — Je ne connais pas ce M. Besnard... est-ce qu'il fait bien la tête?...

M. CAUTOYAN. — Je ne vous dirai pas!...

M^{me} DUTRAC. — Moi, en fait de peinture, pourvu que ça soit joli, j'aime tout!...

M^{me} PILOTIN. — Moi, j'aime encore mieux

M. Chartran...

M^{me} LAFROUSSE. — En résumé, la couleur d'à présent n'est pas assez fraîche...

M. DURAVIN. — C'est certain!... je viens d'avoir l'honneur de vous définir, assez exactement, je crois, la peinture actuelle... Autrefois, on vernissait la crotte, aujourd'hui, on crotte le vernis...

AU TROISIÈME ÉTAGE

Dans le cabinet de toilette, Marguerite de Navarre va et vient, achevant de s'habiller.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant*. — Madame, c'est M. le vicomte d'Ebrouillar...

MARGUERITE DE NAVARRE, *étonnée*. — Comment?... à cette heure-ci?... (*Un temps.*)

faites-le entrer... (*La femme de chambre sort.*) une carotte, probablement?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *costume de drap gris, feutre canotier.* — Bonjour!... veux-tu de moi à déjeuner?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Bien volontiers... (*Un temps.*) qu'est-ce qui t'est arrivé?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — A moi?... rien du tout!... mais il en est arrivé tout de même une bien bonne...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Tu permets que j'achève de m'habiller?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Je t'en prie, fais absolument comme si je n'étais pas là...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Sois tranquille!... tu disais?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Qu'il en est arrivé une bien bonne hier soir au club. . c'est pour te la raconter que je suis venu...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Asseois-toi donc !... (*Elle lui indique un grand fauteuil de canne.*)

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Imagine-toi que l'autre jour, Judaskuss dînait chez les d'Eméryllon...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Qu'est-ce que ces d'Eméryllon-là sont au d'Eméryllon chic?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Son papa et sa maman... et, précisément, Jacques, — celui que tu appelles le d'Eméryllon chic, — était là...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Ne te balance pas comme ça... tu me fais mal au cœur...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *arrêtant le mouvement de son fauteuil.* — Après le dîner, en causant, Judaskuss s'approche de Jacques et lui dit : — « Voulez-vous un tuyau pour dimanche?... » — ...turellement, Jacques

répond oui... et alors Judaskuss lui explique que l'*Éponge* est sûre de gagner la Poule des Produits et que, s'il veut réaliser la forte somme, il n'a qu'à parier pour elle...

MARGUERITE DE NAVARRE. — C'est à Judaskuss, l'*Éponge*?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — ... turellement!... ce pauvre Jacques ne demandait pas mieux que de réaliser la forte somme, tu comprends... mais il n'avait pas un radis pour faire le coup... alors, il l'avoue ingénument à Judaskuss, et Judaskuss, très gentiment, lui offre de lui prêter ce qu'il voudra...

MARGUERITE DE NAVARRE, *haussant les épaules*. — Et il accepte?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Il accepte vingt-cinq mille francs, et il s'empresse d'aller les mettre sur l'*Éponge*.... Ah! j'oublie encore quelque chose!... Judaskuss avait ajouté négligemment : « — C'est un coup sûr...

dont vous devriez faire profiter vos amis. »
— alors Jalon, Namur, Villiers... etc., sur
les conseils de d'Eméryllon, parient aussi
sur l'Éponge... l'Éponge court...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Battue?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Non seulement
ça, mais arrêtée visiblement... tirée à pleins
bras... son jockey n'en pouvait plus...
elle a manqué gagner, là pauv' bête!...
tout de suite on a su que d'Antin avait
ramassé tout ce qu'on avait donné contre la
jument... et comme d'Antin est l'homme de
Judaskuss...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Tiens!... je
croyais que c'étaient les Wildes-Swein qui
le subventionnaient, d'Antin?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Principalement,
oui... mais ça n'empêche pas le casuel...
ensin, le résultat final de la combinaison
Judaskuss était que d'Eméryllon perdait

200,000 francs, plus les 25,000 prêtés par cet homme bienfaisant... (*Un temps.*) qu'est-ce que tu dis de ça?...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Je dis que si M. d'Eméryllon, et ses parents, et les gens de son monde, n'étaient pas en relations avec Judaskuss et ses pareils, ils éviteraient ces petits désagréments-là...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Peste!... tu es sévère!... mais c'est pas fini... Jacques a tout avoué à papa d'Eméryllon... ça a été dur... mais l'pauv' vieux a tout de même aboulé ses patars... alors Jacques a réglé ses paris, et puis il est arrivé au club, hier à minuit... — l'heure où Judaskuss est presque toujours là... — moi, qui n'y suis jamais, j'ai eu la veine d'y entrer... c'était comme un pressentiment!... Ah!... un chic effet, va!...

MARGUERITE DE NAVARRE, *intéressée.* — Raconte?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Ben, Jacques est entré... il était rouge comme un petit coq, et il tenait les vingt-cinq billets de mille attachés par une épingle... derrière lui, il y avait Jalon et Namur...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Deux des volés?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — ... faitement!... Judaskuss causait, le dos à la cheminée... Jacques a sauté dessus, et, avant que personne ait seulement eu le temps de remuer un cil, il l'a mouché dans les billets, l'épingle, et tout... mais pas seulement le geste... non, mouché, mouché!... c'était superbe à voir!... (*Un temps.*) mais c'est bien embêtant tout de même!... voilà une maison qui va être fermée du coup...

MARGUERITE DE NAVARRE, *conciliante*. — Oh! pourquoi?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — C'est que c'est

pas encore tout!... tuellement on s'est précipité sur Jacques... — pour la forme, — car on lui a laissé finir sa petite opération... Judaskuss était vert...

MARGUERITE DE NAVARRE, *riant*. — Ça se comprend!...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Alors, d'Éméryllon, qui était redevenu très paisible, lui a dit gentiment, sur un ton très poli, qu'il lui rendait, en le remerciant bien, l'argent qu'il lui avait prêté... qu'il ne lui demandait pas de rendre celui qu'il lui avait volé... que c'était tant pis pour lui s'il était venu se faire dévaliser... mais qu'il exigeait, ou un duel, ou le versement immédiat aux pauvres des sommes volées (cette fois-là), ou une amende honorable...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Comment?... une amende honorable?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *riant*. — C'est jus-

tement ça qui est rigolo!... une vraie amende honorable... comme autrefois sur les vieux bouquins!... fallait monter l'escalier du club à genoux, nu-pieds, la corde au cou et un cierge à la main!... quelle déveine qu'il n'ait pas choisi ça, hein?...

MARGUERITE DE NAVARRE, *étonnée*. — Ah!... il a choisi le duel?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Non!... il a mal aux dents... il s'est décidé à vomir la forte somme...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Mais c'est avouer?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — En plein!... mais ça devient à la mode d'avouer les petites malpropretés qu'on fait... et il y a des gens à qui ça arrache la larme... oui... j'ai une respectable tante qui a pleuré comme un veau en lisant les aveux de M. Baïhaut...

MARGUERITE DE NAVARRE, *indiquant du doigt le parquet*. — Et mes voisins du premier... qu'est-ce qu'ils disent de ça?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Dame! j'ai pas été les interviewer!... mais je présume qu'ils doivent la trouver mauvaise... et, au fond, c'est fort triste... car on prétend que Judaskuss va quitter Paris, et alors comment feront-ils?... Dieu seul le sait!...

MARGUERITE DE NAVARRE, *riant*. — J'aime à croire qu'il ne s'en préoccupe pas outre mesure!...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Avec tout ça, c'est encore un salon fermé!...

MARGUERITE DE NAVARRE. — Momentanément... ils trouveront bien un autre Judaskuss...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Oh! crois-tu?... il est bien tard, à présent!... (*Un temps.*) pauvres gens!... c'est fort triste!...

AU PREMIER ÉTAGE

Dans la bibliothèque. Le marquis et la marquise d'Alcuin déplient rapidement des journaux posés en pile sur le bureau.

LE MARQUIS, *anxieux*. — Y a-t-il encore quelque chose dans celui-là?...

LA MARQUISE, *accablée*. — Oui!...

LE MARQUIS. — Alors, il y en a dans tous?...

LA MARQUISE. — Dans tous, excepté dans le « *Gaulois*... »

LE MARQUIS. — Il attend!... ça sera pour demain?...

LA MARQUISE. — Probablement...

LE MARQUIS, *navré*. — C'est une infamie!... Judaskuss est l'honneur et la correction mêmes...

LA MARQUISE. — Une infamie!... (*A part, rageusement.*) Imbécile!... aller voler aussi des gens du monde!...

LE MARQUIS. — Je suis étonné qu'il ne soit pas encore venu nous voir?...

LA MARQUISE. — Il n'aura peut-être pas osé... (*A part.*) on ne sait pas, après tout!... il est très possible que cette histoire-là finisse en queue de poisson... (*Elle regarde son mari.*) très possible? (*Haut.*) Vous seriez peut-être bien de lui écrire un petit mot?...

LE MARQUIS. — J'y pensais!... (*Un temps.*) il vaudrait peut-être mieux que ce fût vous?... (*Un temps.*) Quelle épouvantable histoire!...

LA MARQUISE. — Épouvantable!...

LE MARQUIS (*cherchant à se remonter*). — Qui sait? nous grossissons peut-être la chose?... il est fort possible que dans le public ça ait fait moins d'effet... que ces venimeux entrefilets aient échappé à beaucoup de gens...

RÉGINALD (*entrant en brandissant son chapeau*

planté sur sa canne, et en dansant un galop fou autour du salon au milieu des journaux épars, en chantant à tue-tête.)

Panamaboum D'lahaye!...

Judaskuss a volé!...

Il est exécuté!

Etc..., etc...

LE MARQUIS ET LA MARQUISE, *anéantis.*

— !!!!!!!!!!!!!!!

AU REZ-DE-CHAUSSÉE

LE PETIT D'EBROUILLAR, *assis à un bureau et écrivant :*

« C'est convenu, ma petite Totote, je te prendrai pour dîner, puis nous irons au *Prince d'Aurce* et ensuite... où tu voudras?... fais seulement attention à ne pas parler de nos petites frasques... Il est très important pour moi que rien ne soit su. Ma famille me surveille plus encore que cet animal de Wildes-Swein ne te surveille, toi, et je...

LA PRINCESSE DE BOUILLON, *entrant à pas de loup et embrassant le cou du petit d'Ebrouillar.*

— Coucou!

LE PETIT D'EBROUILLAR, *sautant en l'air.* — Cristi!... qu'c'est bête!... vous m'avez fait une peur!... (*Il glisse dans un tiroir la lettre qu'il écrivait.*)

LA PRINCESSE. — Tu ne m'avais pas entendue entrer?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Pas du tout! (*A part.*) ce que je regrette de lui avoir donné une clef!... (*Haut.*) vous verrez que le concierge finira par vous voir?...

LA PRINCESSE. — Que non! (*Un temps.*) Tu n'as pas l'air heureux de ma visite?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *sans conviction.* — Mais si... je suis très heureux...

LA PRINCESSE. — Moi qui espérais te surprendre...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Oh! quant à ça,

pour me surprendre, vous m'avez surpris...

LA PRINCESSE, *continuant*. — Te faire plaisir?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. —

LA PRINCESSE. — Qu'est-ce que tu faisais?...
tu écrivais?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — J'écrivais...

LA PRINCESSE. — A qui?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *embarrassé*. — A...
à un ami...

LA PRINCESSE, *soupçonneuse*. — Fais voir?

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Je veux bien...
mais c'est singulier que vous me demandiez
ça... c'est un manque de tact...

LA PRINCESSE. — Oh!... un manque de
tact?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Carabiné...
enfin!... (*Il ouvre un tiroir et farfouille.*)

LA PRINCESSE. — Elle doit être dessus...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Qui ça?...

LA PRINCESSE. — La lettre...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Non... elle a filé au fond... (*Il farfouille.*) elle est même peut-être tombée dans le tiroir au-dessous...

LA PRINCESSE. — Tu m'en veux?...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — De quoi?...

LA PRINCESSE. — De demander à voir cette lettre?...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Oh! pas du tout!... ce que j'en disais, c'était pour vous... uniquement pour vous... parce qu'il est de ces choses que, à mon avis, on ne fait pas entre gens bien nés...

LA PRINCESSE, *qui est née Virginie Chamot.* — En amour, la naissance n'existe pas!... la duchesse et la femme de la halle sentent de même...

LE PETIT D'ÉBROUILLAR. — Il y a des nuances...

LA PRINCESSE. — L'as-tu?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Quoi? la lettre?...
je n'y pensais plus!... (*Il refarfouille.*)

LA PRINCESSE. — Non pas que je te soup-
çonne positivement de me tromper?...
d'abord, si tu me trompais, j'en mour-
rais!...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *à part.* — Bigre!...
mauvaise affaire!...

LA PRINCESSE. — Et puis, une chose me
rassure un peu... c'est tes goûts... tu as des
goûts fins, délicats... tu es une exception,
en cette fin de siècle... car je me demande
un peu, qui sont, à part toi, parmi les jeunes
gens de ton âge, ceux qui aiment des femmes
du monde?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *à part.* — Ceux qui
n'ont pas d'argent...

LA PRINCESSE. — Depuis un an que je te
connais, j'ai appris à lire en toi, mieux qu'en
moi-même...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *inquiet*. — Croyez-vous?...

LA PRINCESSE. — Oui... tu ne sais pas mentir...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — C'est vrai!... je mens mal... (*A part.*) mais, pour elle, c'est suffisant tout de même!... (*Apercevant une lettre dans un coin du tiroir et la prenant vivement.*) — Ah!... voilà mon affaire!... (*Haut, d'un air embarrassé.*) Je mens mal... et pourtant, tout à l'heure, vous avez cru à un mensonge que je vous ai fait...

LA PRINCESSE, *anxieuse*. — Ah!... quel mensonge?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Je vous ai dit que j'écrivais à un ami... (*Mouvement de la duchesse.*) ça n'était pas vrai...

LA PRINCESSE, *d'une voix rauque*. — A qui écrivais-tu?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — A ma tante...

(*Remouvement.*) à ma bonne vieille tante de la Balue... (*Il lui tend la lettre.*) je ne veux pas refuser de vous montrer cette lettre, puisque vous semblez soupçonner un lot de choses invraisemblables, mais je regrette d'y être contraint... elle contient des choses... intimes, et qui, certes, ne vous étaient pas destinées... (*Résolument.*) voici... lisez...

LA DUCHESSE, *lisant.* — « Ma bien chère
« tante, je consens à tout! je ne peux
« plus vivre à Paris! Je n'ai plus rien, et il
« m'est impossible de continuer à garder les
« apparences que je dois garder. Donc, ma-
« riez-moi, puisque vous semblez y tenir?...
« Je me livre à vous, pieds et poings liés.
« On vous a parlé d'une liaison, et vous me
« reprochez cette liaison, qui, dites-vous,
« me compromet et me rend impossible à
« caser. Tant que je serai encore vivant pour
« le monde, tant que je ne me serai pas

« exilé définitivement de Paris, j'appar-
« tiendrai corps et âme à l'adorable et ex-
« quise femme que j'aime à en mourir...
« (*La voix de la Princesse s'altère.*) Jamais,
« entendez-vous, ma chère tante, quoi que
« vous puissiez me demander, je ne renon-
« cerai à cet amour qui aura été ma seule
« vraie joie en ce monde... (*Pleurant comme*
« *un veau.*) jamais, tant que je pourrai voir
« celle qui est tout pour moi, je n'aurai le
« courage de renoncer à sa chère présence.
« Il faut m'arracher à elle, m'emmener bien,
« bien, bien loin, et me river au pied quelque
« fort boulet, qui m'empêche de revenir à
« ses pieds traîner ma chaîne.

« Je vous prie, ma bien chère tante, de
« recevoir les plus tendres respects de votre
« neveu reconnaissant et soumis.

« JACK.

« Il faudrait m'enlever vite, sans me

« laisser le temps de me reprendre et faire
« régler *tout de suite* les choses pressées,
« pour éviter le petit scandale qui peut se
« produire. » (*Elle laisse tomber la lettre
et regarde en pleurant le petit d'Ebrouil-
lar.*)

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Eh bien... vous
avez vu?... vous voilà bien avancée d'avoir
vu ça?...

LA PRINCESSE, *sanglotant*. — Alors... tu...
tu vas te marier?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *résigné*. — Faudra
bien!...

LA PRINCESSE. — Et tu vas quitter Paris?...
me quitter?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Il le faut!...

LA PRINCESSE. — Mais pourquoi?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Pas pour mon
plaisir, sûr!...

LA PRINCESSE. — Mais, alors, parle-moi,

puisque tu m'aimes... dis-moi tout, je t'en conjure?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Oh!... c'est pas compliqué!... je suis cousu de dettes, et je ne peux plus suivre le train, voilà!...

LA PRINCESSE. — Tu dois beaucoup?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Beaucoup...

LA PRINCESSE, *inquiète*. — Combien?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Quatre-vingt mille...

LA PRINCESSE, *respirant*. — Et, si tu avais cet argent, tu ne penserais pas à te marier?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Jamais de la vie!...

LA PRINCESSE. — Tu n'irais pas chez ta tante?...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Ah! fichtre non!... mais comme je n'ai pas cet argent, et comme je ne peux pas l'avoir...

LA PRINCESSE, *câlme*. — Nigaud, va!...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Comment?...
(*Jouant le saisissement.*) vous!... ce serait
vous qui... non... ce n'est pas possible!...
(*Avec dignité.*) et d'ailleurs... une pareille
somme... je ne saurais accepter...

LA PRINCESSE, *venant s'asseoir à côté de lui,
sur le divan qui gémit sous son poids.* — Alors,
tu ne m'aimes pas?...

LE PETIT D'EBROUILLAR, *lui prenant la tête a
pleines mains et l'embrassant follement.* — Je
t'adore!... (*D'un air éperdu.*) mais c'est pré-
cisément parce que je t'adore que je ne peux
pas... que je ne dois pas... (*Il cache sa tête
dans les coussins du divan.*)

LA PRINCESSE, *se levant.* — Allons!... ne
parlons plus de ça!... à demain... à trois
heures, comme à l'ordinaire...

LE PETIT D'EBROUILLAR. — A demain...
mais, vous savez, je ne consens pas à...

LA PRINCESSE, *s'en allant.* — Je croyais

qu'il était convenu que nous n'en parlerions plus?... (*Elle lui envoie un baiser et sort.*)

LE PETIT D'EBROUILLAR. — Pauv' femme ! elle a tout de même bien fait de venir... et on peut dire qu'elle est tombée à pic !... (*Un emps ; regardant la lettre restée sur le bureau.*) on a raison de ne pas dater ses lettres... et souvent aussi de ne pas les envoyer?... ça, c'est la lettre que j'écrivais à la tante de la Balue il y a dix-huit mois, quand j'étais avec Catherine de Sienne... et qu'on m'avait coupé les vivres... (*Il va pour déchirer la lettre, puis se ravise et la remet dans le tiroir.*) Bah !... on ne sait pas !...

DANS LES CHAMPS-ÉLYSÉES

Trois voyous de dix-huit à vingt ans.

PREMIER VOYOU. — Viens-tu au bois?... Y a du muguet du côté d' Boulogne?...

DEUXIÈME VOYOU. — D'quoi faire des bouquets?...

PREMIER VOYOU. — Pour sûr!...

TROISIÈME VOYOU. — Alors, tu vas t' tricoter là-bas?...

DEUXIÈME VOYOU. — Oui!... et toi?...

TROISIÈME VOYOU. — Moi, j' vas au cours d'Aulard...

PREMIER VOYOU. — Qu'est que c'est qu' ça, Aulard?...

TROISIÈME VOYOU. — J' sais pas au juste!... j' crois qu' c'est comme qui dirait l' larbin du Conseil municipal...

PREMIER VOYOU. — Qu'est-ce qu'y fait?...

TROISIÈME VOYOU. — Y parle... sur des choses qu'on n' veut pas... alors, on l' chahute et pis on s' cogne...

DEUXIÈME VOYOU. — Toi aussi?...

TROISIÈME VOYOU, *haussant les épaules*. — Qu' ça m' fiche!... non! j' vas là-bas pour

ramasser les chapeaux et les cannes... trois chapeaux qu' j'ai eus mercredi dernier!... j' les ai vendus 5 francs...

DEUXIÈME VOYOU. — Les trois?...

TROISIÈME VOYOU. — Ben, c'est toujours plus cher que l' muguet!...

EN BAS

EN BAS

I

A L'ARC DE TRIOMPHE

Les curieux, massés à l'entrée de l'avenue du Bois, regardent le défilé des voitures qui vont à la bataille des fleurs.

UN OUVRIER, 40 ans; une bonne figure réjouie; endimanché sans gaucherie. (A un gosse qu'il vient de hisser sur son épaule.) — Ben, c'est-y qu' t'y vois mieux, à présent ?...

LE GOSSE, 8 ans; une frimousse rouge et luisante comme une pomme. — Sûr qu' j'y vois mieux !... avant, j' voyais pas du tout...

LA FEMME DE L'OUVRIER, 35 ans; proprette et

éveillée. (Se dressant sur la pointe des pieds pour voir.) — J' vois pus rien, moi, à c't' heure!...

L'OUVRIER. — T'as qu'à t'asseoir sur m'n' épaule avec l' gosse...

LA FEMME, *riant.* — M'en défie pas, tu sais ?...

(Une poussée dans la foule.)

L'OUVRIER. — V'là qu' ça grouille!... *(Au gosse.)* tiens-toi bon, l' môme!...

UN BON BOURGEOIS, 48 ans; gros, gras, des doubles mentons partout, boudiné dans un beau complet tout neuf. *(A ses voisins, d'un air important.)* — Ne poussez pas, je vous prie?...

UN DES VOISINS. — Si on pousse, c'est qu'on est poussé soi-même... a-t-on vu c't' imbécile!...

(Le bon bourgeois détourne majestueusement la tête.)

LA FEMME DU BON BOURGEOIS, 50 ans; maigre, exsangue, l'air revêche. Robe violette à pastilles vertes, garnie de trois petits volants; collet Henri III en cachemire vert orné de jais; Chapeau polichinelle. (Lançant des yeux furibonds à ses voisins.) — C'est révoltant de se sentir serrée de la sorte !...

UN DES VOISINS, la regardant et faisant la grimace. — Pour sûr que si qu'on vous serre, c'est point par exprès !...

LE BON BOURGEOIS, à un garçon de douze ans qu'il tient par la main. — Vois-tu bien, Adolphe ?...

ADOLPHE, chétif, malingre, grincheux. L'air d'un enfant de vieux (D'un ton malhonnête). — Comment ç' que j' pourrais voir quelqu' chose... j' suis derrière les grandes personnes...

LE BON BOURGEOIS. — Je n'y peux rien, je...

ADOLPHE. — Tu pourrais m' prendre sur ton bras... (*Montrant l'ouvrier qui porte son moutard.*) comme c't' homme-là...

LE BON BOURGEOIS, *essuré.* — Mais cet enfant est beaucoup plus petit que toi!... enfin, je vais essayer... (*Il enlève de terre Adolphe qui ne sait pas s'aider et, ne parvenant pas à le hisser jusqu'à son épaule, il le conserve sur son bras.*)

LA BONNE BOURGEOISE, *d'un ton sec.* — Alors, à présent, je ne vois plus quoi que ce soit...

LE BON BOURGEOIS, *qui en a déjà assez d'Adolphe.* — Veux-tu que je remette le petit à terre?...

LA BONNE BOURGEOISE, *l'air pincé.* — Comme tu voudras...

ADOLPHE, *tassé sur lui-même; le dos arrondi, se faisant lourd.* — Va pas m'y r'mett', au moins?...

LE BON BOURGEOIS, *qui a aussi peur d'Adolphe que de sa femme.* — Non, mon chéri...

L'OUVRIER, *montrant à son gosse une très jolie cocotte qui passe dans une victoria toute couverte d'œillets jaunes.* — Regarde la belle voiture de la dame...

LE BONBOURGEOIS, *machinalement, à Adolphe.*
— Regarde la belle voiture de la dame...

LA BONNE BOURGEOISE, *de plus en plus pointue.*
— C'est une singulière idée de montrer à cet enfant les mauvaises femmes qui passent!...

(Les voisins rient.)

LE BON BOURGEOIS. — Mon Dieu! ma bonne amie, c'est toi qui... *(Mouvement de la bonne bourgeoise.)* je veux dire que ce sont tes reflexions qui peuvent attirer l'attention d'Adolphe sur... enfin, sur...

(Adolphe écoute avec intérêt.)

• LA BONNE BOURGEOISE. — C'est d'ailleurs pavé de ces femmes-là... c'est une honte!...

UN VOYOU, 20 ans; *une drôle de figure.* *(A la bonne bourgeoise.)* — Si y avait qu' des

duchesses à la fête des fleurs, ça serait pas gras!... (*La bonne bourgeoise se détourne avec dégoût.*)

LE VOYOU, à un camarade, montrant la victoria aux œillets qui s'éloigne. — Tu l'as pas vue?...

DEUXIÈME VOYOU. — Qui?...

PREMIER VOYOU. — Ben, Joséphine... tu l'as pas reconnue?... la p'tite Joséphine?... qui vendait les journaux chez l'vieux d' la rue Marcadet... qu'y paraît même qu'c'est lui qui l'a aidée à s'faire un' position... ben, c'est elle qui fait des magnés dans la guimbarde aux œillets...

DEUXIÈME VOYOU, ahuri. — Pas possible!... elle était comme une tomate, Joséphine.

PREMIER VOYOU. — Eh ben, après?...

DEUXIÈME VOYOU. — Après?... qu'celle-là est blanche... qu'on dirait un maccabée en ballade...

PREMIER VOYOU. — Y a des histoires pour se coll' sur l' cuir... on fait sa façade, quoi?...

LA BONNE BOURGEOISE, *à son mari*. — Joseph, dans cette foule, il serait plus convenable que je fusse à votre bras?...

LE BON BOURGEOIS. — Mais, ma bonne amie, c'est que... mon bras... avec Adolphe....

LA BONNE BOURGEOISE, *regardant ses voisins avec méfiance*. — La femme est exposée à de telles promiscuités...

PREMIER VOYOU, *d'un ton onctueux, arrondissant le bras*. — Si madame daignait arque-pincer mon aile?...

LA BONNE BOURGEOISE, *reculant avec horreur*. — Allons-nous-en, Joseph!...

LE BON BOURGEOIS, *qui n'a rien entendu*. — Nous en aller?... pourquoi?... on est fort bien ici, quoique un peu serré... nous ne pourrions trouver une meilleure place...

PREMIER VOYOU, *à la cantonade*. — V'là

c' que c'est que d' pas être hurph... attends, va, qu' j'aie seul'ment d' quoi m' payer un alpa, pis nous verrons si tu fais core ta Sophie?...

LA BONNE BOURGEOISE, *au supplice, à son mari.*

— Ne nous mettons pas en retard... tu sais que nous dinons chez maman?...

LE BON BOURGEOIS, *l'air abattu.* — Oui, je le sais... nous mangerons de la poitrine...

LA BONNE BOURGEOISE, *sèchement.* — Je ne sais pas ce que tu as contre la poitrine?...

LE BON BOURGEOIS. — Je n'ai rien, en principe, contre la poitrine... mais, tous les dimanches, c'est beaucoup!... et puis, celle de ta mère est mollasse et mal servie...

LA BONNE BOURGEOISE. — Vous voudriez qu'on y mit du Cayenne?... moi, j'aime la poitrine pour elle-même...

DEUXIÈME VOYOU, *d'un air gracieux.* — C'est plus aimable à l'estomac que l' lapin...

LA BONNE BOURGEOISE, *cherchant à s'éloigner des deux voyous.* — C'est odieux!...

LE BON BOURGEOIS, *tres occupé à regarder une jolie femme qui passe dans un landau habillé de pivoines roses. (D'un air gracieux.)*
— Qu'est-ce qui est odieux?...

LA BONNE BOURGEOISE; *exaspérée.* — Ces gens... ces horribles gens!...

PREMIER VOYOU, *promenant autour de lui un regard vague, à son camarade, montrant la bonne bourgeoise.* — Si t'avais du pognon, c'est y un' femme comme ça qu' tu t' paierais, dis?...

DEUXIÈME VOYOU. — Ah ! malheur !... en v'là un' qui doit êtr' rasante... et trouver des ch'veux... et rognonner... et tout!... sans parler de c' qu'y est d'la voir habillée en sauvage... tu voudrais t'y êtr' là, toi, dis?...

PREMIER VOYOU. — Moi ! c't-à-dire qu' j'ai-

merais mieux m'en aller tout d' suite fumer un' souche!... (*Montrant la femme qui passe en landau.*) en v'là un' femme!... à la bonne heure! parlez-moi d' ça!...

DEUXIÈME VOYOU. — C'est t'y un' cocotte?...

PREMIER VOYOU. — J' te crois qu' c'en est un'... et un' belle!...

DEUXIÈME VOYOU. — Dire qu'y a des douillards qu'a la veine d' s'en payer des comme ça, hein?... (*Montrant une autre cocotte qui arrive dans une voiture ornée d'hortensias bleus.*) Oh!... et celle-là, donc!... mâtin!... un huit-r'ssorts!... r'garde-moi ça?... et la robe?... et les fleurs?... et les larbins?...

PREMIER VOYOU. — Oui... c'est assez velu!...

LE GOSSE DE L'OUVRIER, *mis en joie par la vue du landau aux hortensias, se trémoussant violemment sur l'épaule de son père.* — Oh!... p'pa!... la dame!... et les rubans bleus au fouet!... et les grosses jambes du cocher!...

LA BONNE BOURGEOISE, *reniflant l'air et regardant autour d'elle d'un air soupçonneux.* — Oh!... qui s'est permis... qui a pu... c'est horrible!... (*On rit.*)

LE BON BOURGEOIS. — Quoi donc, ma bonne?... (*Reniflant l'air à son tour.*) Ah!... oui... en effet... je m'aperçois de quelque chose...

LA BONNE BOURGEOISE, *continuant à examiner tout le monde et arrêtant enfin ses soupçons sur le gosse de l'ouvrier.* — C'est lui!... est-ce assez dégoûtant... en pleine rue!...

PREMIER VOYOU, *d'un air gracieux.* — Si madame veut donner son adresse,... la première fois on ira chez elle?...

AU GRAND PRIX

Sur la pelouse.

UN OUVRIER. — Fini!... j'en ai soupé, du mutuel!...

SA FEMME. — Quand j' te l' disais...

L'OUVRIER. — T'avais tort!... c'est toi qu'es cause qu' j'ai persisté... pour pas avoir l'air...

LA FEMME. — Dieu! qu' les hommes sont bêtes!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Pas tous, donc!...

LA FEMME, *incrédule*. — Oh, ma foi...

PREMIER OUVRIER, *à sa femme*. — v'là la course... ouvre tes lucarnes...

LA FEMME. — J'aime pas voir ça!...

PREMIER OUVRIER. — Alors, pourquoi qu' tu viens?...

LA FEMME. — Pour pas qu' tu boives...

PREMIER OUVRIER, *haussant les épaules*. — Ah! malheur!...

LA FEMME. — Si tu crois qu' t'es drôle quand t'as bu?...

PREMIER OUVRIER. — J' suis comme on est...

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est pas souvent qu'on est rigolo... c'est la faute au château-campêche qui vous tape su' l'estomac...

LA FEMME. — C'est y l'bleu qui gagne?...

PREMIER OUVRIER. — On peut pas core savoir... et pis, on dit pas l'bleu... ni l'vert... ni l'rouge... on les appelle par leurs noms...

LA FEMME. — J' les sais point...

PREMIER OUVRIER. — Ni moi... (*Un temps.*) mais faut les apprendre... (*Regardant l'arrière.*) les v'là!... (*Il se penche.*)

DEUXIÈME OUVRIER, *qui ne voit rien.* — C'est-y l'nôt' qui gagne?...

PREMIER OUVRIER, *regardant son programme.*
— Cré mâtin, non!...

LA FEMME. — Quand j' te l' disais...

PREMIER OUVRIER. — As-tu fini d' répéter ça?... et pis d'abord, c'est pas l' Grand-Prix!...

LA FEMME. — Qu' ça m' fait si nous perdons tout d' même!...

DEUXIÈME OUVRIER, *montrant un mail qui passe sur la route.* — V'là un quat' chevaux!...

PREMIER OUVRIER, *regardant curieusement.* — C'est p't-êt' ben Gordon-Bennett!... *(Avec regret.)* Ah! non!... c'est point lui!...

LA FEMME. — Ça peut pas èt' lui... l'est malade, Gordon-Bennett...

DEUXIÈME OUVRIER, *incrédule.* — L'est malade?... et d' quoi?...

LA FEMME. — Paraît qu'il a tombé de

d'ssus sa voiture et qu'y s'a à moitié tué...

PREMIER OUVRIER. — Ah! ouiche!... des emblèmes!...

LA FEMME, *rexée*. — J'l'ai lu su' l' journal...

PREMIER OUVRIER. — C'est-y possible!... ben, si y lui arrivait du mal, à Bennett, ça serait dommage!...

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est vrai!... c'est l' seul douillard qui soit un zig...

LA FEMME, *étonnée*. — Vous l' connaissez?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Comme j' connais l' obélisque... nous sommes pas intimes, que vous pensez...

LA FEMME. — Alors, comment qu' vous savez si c'est un zig ou autrement?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Je l' sais pas, mais je l' pense... comme ça... en l' voyant... y m' semble qu' si il avait pas eu des patars, l' aurait su s' dépatrouiller tout d' même...

PREMIER OUVRIER. — J' te crois!... et pis, ça a l'air d'un type à la r'dresse, et moi j'aime ça!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Paraît qu'il est très généreux?...

PREMIER OUVRIER. — Oui... et c'est pas souvent les ceuss qu'ont du pognon entre les pinces qui sont comme ça!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Pis aussi, tous les aut' douillards que j' connais d' vue a l'air empotés... ainsi, j'en vois qui montent à cheval, ben y s' plaqueraient su' l' pif, ceux-là, qu' ça n' me ferait rien... et toi?...

PREMIER OUVRIER. — Moi ça m' ferait rigoler... tandis qu' Bennett, ça m'embête qu'il aye du mal...

LA FEMME. — Faut, 'spérer qui va aller mieux?... (*Regardant une petite femme qui arrive en vélocipède.*) En v'là core un'en mollets!...

PREMIER OUVRIER. — L'est assez gironde...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' trouve pas!... moi, les femmes qui grimpent su' ces outils-là, ça m' dégoûte...

LA FEMME, *avec envie*. — Pas moi!... mais ça doit être tout d' même des pas grand' chose...

PREMIER OUVRIER, *haussant les épaules*. — Et pourquoi donc qu' ça serait des pas grand' chose?...

LA FEMME. — Un' supposition qu' j'aurais d' quoi en ach' ter un, d' vélocipède, tu m' laisserais t'y monter d' ssus, dis?...

PREMIER OUVRIER. — Toi, c'est différent!... d'abord, t'auras jamais d' quoi, ainsi pas la peine d' parler d' ça...

LA FEMME, *tristement*. — J' le sais bien qu' j'aurai jamais d' quoi...

DEUXIÈME OUVRIER, *regardant le vélocipède de la petite femme*. — C'est un joli vélo...

PREMIER OUVRIER. — Oui... c'est un gros pneu... c'est les pus chers...

LA FEMME. — Combien qu' ça coùte?...

PREMIER OUVRIER. — Dans les 800...

LA FEMME, *ahurie*. — Oh!... pus cher qu'un ch'val!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Ça dépend... (*Un temps.*) Est-c' que ça va pas bientôt êtr' l' Grand-Prix?...

PREMIER OUVRIER. — C'est lui maint'nant... si c'est qu' not' cheval gagne, c'est 60 balles qu' ça nous f'ra...

LA FEMME. — Et si c'est qu'y perd?...

PREMIER OUVRIER. — Bon sang! qu' t'es tannante!... pourquoi qu' c'est qu'y perdrait?...

LA FEMME. — Dame!... ça s'a vu!...

DEUXIÈME OUVRIER. — V'là la p'tite au vélo qui s' pousse à la barrière... ça va bien sûr êtr' la course...

PREMIER OUVRIER. — ... bablement... (*Examinant les mollets de la petite femme.*) l'a des cliics quilles, toujours!...

LA FEMME. — C'est p't-ête du faux?...

PREMIER OUVRIER. — Ah! ouiche!... du faux!... j' vas la pincer pour voir?... (*La petite femme, qui comprend vaguement qu'on parle d'elle, se retourne et regarde les ouvriers.*) et d'abord, j' parie qu'c'est un' femme bien?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Un' femme bien!... a n' balancerait pas comme ça les châssis, si c'tait un' femme bien!... (*Cris, murmures dans la foule.*) est-c' qu'y sont arrivés?...

LA FEMME. — Qui?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Les ch'vaux?...

PREMIER OUVRIER. — Mais non... sont seul'ment pas core partis... (*A sa femme qui s'est assise dans l'herbe.*) tu viens pas voir?...

LA FEMME. — J' me r'pose... j' suis lasse!...

PREMIER OUVRIER. — T'es lasse pour avoir

venu d' la mouche ici?... ben, t'es rien gnolle!...

LA FEMME. — On croirait vraiment qu'a nous amène su' la pelouse, la mouche?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Y a core à marcher...

LA FEMME. — Pis, j' vous dis, la course, ça m'est égal!... mais y a aut' chose que j' voudrais voir?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Quoi donc?...

LA FEMME. — Carnot...

PREMIER OUVRIER. — En v'là un' idée!... (*A l'autre ouvrier.*) alle a jamais qu' des idées comme ça... qu'on sait pas où qu'a va les pêcher!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Pour l' voir, Carnot, faudrait partir avant la dernière course... pour l'attendr' à la porte...

PREMIER OUVRIER. — On n' le verrait pas...

DEUXIÈME OUVRIER. — Faut pourtant bien qu'y sorte...

PREMIER OUVRIER. — Oui, mais y a du monde devant quand y passe...

DEUXIÈME OUVRIER. — Pourquoi faire?...

PREMIER OUVRIER. — Pour l' voir passer...

LA FEMME. — Ben alors, y en a des autr' qu'est comme moi?...

PREMIER OUVRIER. — C'est pas la même chose...

LA FEMME. — Pourquoi?...

PREMIER OUVRIER. — Pac' que...

LA FEMME. — C'est pas difficile d' partir avant la fin?...

PREMIER OUVRIER. — C'est ça!... sans faire payer l' mutuel, s'pas?...

LA FEMME. — Pour c' qu'y t' paiera, l' mutuel!...

PREMIER OUVRIER. — Ça t' regarde pas, c' qu'y m' paiera... (*Mouvement de la femme.*) et pis, tâche de te t'nir tranquille!...

LA FEMME, *hargneuse*. — J' suis lasse..
j' veux point rester...

DEUXIÈME OUVRIER, *conciliant*. — ... ttendez
un' minute... ça va pu' ètr' bien long...

LA FEMME. — J' suis lasse, que j' vous dis!...

DEUXIÈME OUVRIER, *à son camarade*. — Elle
est lasse, qu'alle dit...

PREMIER OUVRIER. — Alle est point lasse...
a veut voir Carnot, v'là tout!... et a l' verra
point... a restera là...

(La femme pleure.)

DEUXIÈME OUVRIER. — C'te fois-là, ça y
est... les v'là!...

PREMIER OUVRIER, *se précipitant pour voir
les chevaux qui arrivent*. — Oui... c'est
eusse!...

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est-y nous qui
gagne?...

LA FEMME, *sortant sa figure de son mou-
choir*. — Pas d' danger!...

PREMIER OUVRIER, *agacé*. — Tu mériterais un' de ces piles...

DEUXIÈME OUVRIER. — Mais r'garde donc qu'est-ce qui gagne, nom de nom!... vous vous boufferez l' nez après...

PREMIER OUVRIER, *consterné*. — C'en est un aut'!...

LA FEMME. — Quand j' te l' disais!...

PREMIER OUVRIER, *exaspéré*. — Oh! toi!...

DEUXIÈME OUVRIER, *navré*. — Combien qu' nous perdons?...

PREMIER OUVRIER. — Trente balles...

DEUXIÈME OUVRIER. — Cochon malade!... ç'aurait core été meilleur marché d'aller r'garder la tronche à Carnot!...

III

Devant le Palais-Bourbon. Il est une heure.

UN OUVRIER, 30 ans, naïf. (*Arrêté à l'entrée de la Chambre, regardant passer les députés, à son camarade.*) — C'est y tout d'même qu'ils ont des gueules, hein... crois-tu?...

DEUXIÈME OUVRIER, 60 ans, *la connaît dans les coins.* — Y en a... y en a aussi qu'a des bonnes bobines... c'est comme partout...

PREMIER OUVRIER. — Non... c'est moins qu' partout... (*Un temps.*) c'est embêtant qu'il entre pas... j' veux l' voir entrer...

DEUXIÈME OUVRIER. — Qui?...

PREMIER OUVRIER. — Pernéfas, donc!... j'ai v'nu pour ça... faudra bien qu'y passe...

DEUXIÈME OUVRIER. — L'est p't-être passé?...

PREMIER OUVRIER, *saisi*. — Oh!... (*Réfléchissant.*) jamais!... l'est core pas un' heure!...

DEUXIÈME OUVRIER. — L'est p't-être des fois passé par ailleurs?...

PREMIER OUVRIER, *effaré*. — Oh!... y peut?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' te crois qu'y peut!...

PREMIER OUVRIER. — Y a un' autr' entrée?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Faut bien un' sortie pour quand l' peup' envahit la Chambre... c'est par là qu' s'a défilé la duchesse d'Orléans en 48..., et puis core des aut' types...

PREMIER OUVRIER, *intéressé*. — T'as vu ça?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' te crois, que j' l'ai vu... pisque j' envahissais!... Ah! y a pas à dire... l'a été très chic, la duchesse!... a t'nait ses deux gosses par la main... a voulait parler, mais y a pas eu mèche... l' peup' a pas voulu... M'sieu d' Lamartine non plus!... à pas voulu... « Faut s' méfier des surprises du cœur, » qu'y disait...

PREMIER OUVRIER. — Il était-y beau?...

DEUXIÈME OUVRIER. — M'sieu d' Lamar-tine?... non... l'était pas beau, beau... c'é-tait un maigre avec un nez, et pas pour deux sous d' biceps... mais, enfin, l'avait tout d' même un' aut' touche qu' Pernéfas...

PREMIER OUVRIER, *intéressé*. — L'est vilain, Pernéfas?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' te crois qu'il est vilain!... on m' donnerait sa tête pour rien qu' j'en voudrais ben sûr point...

PREMIER OUVRIER. — Cré nom!... j' voudrais t'y l' voir!...

DEUXIÈME OUVRIER. — T'en aurais vite assez!... (*Un temps.*) j' crois bien qu'y s'a d'jà engouffré dans la baraque, mais enfin, nous pouvons tout d' même attendre...

PREMIER OUVRIER. — Lachutt-Desfeuil va t'y prouver qu'il a tripoté avec les Angli-ches, qu' tu penses?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' sais point si y va l' prouver... mais qu'y l' prouve ou non, c'est tout comme...

PREMIER OUVRIER. — On l' croira tout d' même?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' te crois qu'on l' croira!... c'est pas c' que dira ou dira pas Lachutt-Desfeuill qui changera quéqu' chose... c'est pas d'hier qu'on l' croit... ainsi, me v'là, moi?... Ben, les jours qu' Pernéfas a barboté, y m'a point emmené avec lui, qu' tu penses?... et, pourtant, dans m'n' idée, c'est 'xactement comme si que j' l'aurais vu...

PREMIER OUVRIER. — Faitement!... c'est ça qu'est l'opinion publique... a s' trompe jamais!...

DEUXIÈME OUVRIER, *raisonnable*. — A s' tromp' quéqu' fois... mais c'est pas souvent...

PREMIER OUVRIER. — C' t'égal, y s'amène pas vite, Pernéfas!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Pisque j' te dis qu'il est d'jà bouclé...

PREMIER OUVRIER. — Oh!... pour de bon?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Mais non... mais non!... y l' sera jamais, pour de bon!... on a bien trop la frousse d' lui... le gouvernement, les juges et tout!... j' veux dire qu'y s'a terré d'avance dans l' bâtiment, v'là tout!...

PREMIER OUVRIER, *rêveur*. — Tant qu' ça, qu'on a la frousse d' lui?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' te crois qu'on l'a!...

PREMIER OUVRIER. — Les juges aussi?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Surtout euss!... l'ont la frousse d' tout, les juges... pac' que, quand y l'ont pas, les grosses légumes les

lâchent, ou ben on les renvoie avocats...

PREMIER OUVRIER. — Un sale métier!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Lequel?...

PREMIER OUVRIER. — Juge...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' te crois!...
j' croyais qu' tu disais avocat...

PREMIER OUVRIER, *indigné*. — Jamais!...
avocat, ça mène à tout!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Mais ça n' rapporte
pas grand'chose... j'ai un p'tit cousin qui
l'est, avocat, et l'est guère pus riche
qu' moi...

PREMIER OUVRIER. — Oui, mais l'est pus
distingué!...

DEUXIÈME OUVRIER, *étonné*. — Tu l' con-
nais?...

PREMIER OUVRIER. — Non... c'est un' suppo-
sition...

DEUXIÈME OUVRIER. — T'as raison!... l'est
pus distingué tout d' même... et gentil... pas

fier pour un liard... c'est lui qui m'a raconté les histoires d' Pernéfas avec les juges...

PREMIER OUVRIER. — L'en a eu?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' té crois, qu'il en a eu!... c't-à-dire, y leur a fait faire c' qu'il a voulu, v'là tout!...

PREMIER OUVRIER. — Qu'est-c' qu'il a voulu?... pas êtr' poursuivi pour l' Panama?...

DEUXIÈME OUVRIER. — P't-êt' ben aussi?... mais d' ça, j'en sais rien!... non, c'est aut' chose... un' histoire avec sa femme dans quoi qu'il a été dégoûtant... y voulait faire prononcer un jugement... j' sais pas au juste l'quel... et y avait pas l' temps qu'y fallait... alors, comme paraît qu' c'tait utile pour lui, l'a d'mandé qu'on triche...

PREMIER OUVRIER, *suffoqué*. — Et on a triché?...

DEUXIÈME OUVRIER, *paisible*. — Ça a pas

fait un pli... seul'ment, comme paraît qu' ces affaires-là, ça s'écrit sur un livre... et qu'un chipoteur aurait pu constater qu'y avait pas l' délai voulu, alors on a écrit l' jugement de « *M'sieu Perné* »..., pis on a fait un p'tit renvoi, et su l' côté on a ajouté : « *fas* »... mais fin, fin, comme que si pour écrire ça, on aurait fendu un cheveu en cent...

PREMIER OUVRIER, *saisi*. — Oh!...

DEUXIÈME OUVRIER. — T'épate pas, va!... ils en font bien d' l'aut' qu'on n' sait pas!... et pis, raconte pas trop ça, y seraient fichus d' gratter tout l' registre...

PREMIER OUVRIER. — Ben, maint'nant, j'ai core pus envie de l' voir...

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est drôle qu' tu l' connais point...

PREMIER OUVRIER. — Où donc que j' l'aurais vu?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' sais pas, moi!... dans la rue... au bois d' Boulogne, aux réunions... là où qu' c'est qu' on voit tous les gens qu' on voit, qu' t' aurais pu l' voir!... (*Un long silence.*) Y doit être tard?... (*A un monsieur qui attend également à la porte de la Chambre.*) est-ce que vous savez si c'est qu'il est tard, m'sieu?...

LE MONSIEUR. — Au moins cinq heures... peut-être plus...

PREMIER OUVRIER, *abasourdi*. — Cré nom d'un chien!... v'là quatre heures qu' nous sommes là, alors?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Faut croire!... penses-tu qu'il est entré, à c't heure?... et qu' nous pouvons nous tricoter?...

PREMIER OUVRIER, *perplexe*. — Y va p't-êtr' sortir?...

DEUXIÈME OUVRIER, *résigné*. — Alors restons!... l' turbin est fichu pour aujourd'hui,

s'pas?... (A un individu qui sort de la Chambre.) Vous v'nez de d'dans?...

L'INDIVIDU. — Oui...

PREMIER OUVRIER, *anxieux*. — Eh ben?...

L'INDIVIDU. — Ben, ça va mal!... on s'engageule...

DEUXIÈME OUVRIER. — Et les papiers?...

L'INDIVIDU. — Une blague, les papiers!... à moins que ça ne soit sérieux... mais ça ne l'est pas...

PREMIER OUVRIER. — Pourquoi?...

L'INDIVIDU. — Parce qu'ils ont mis Rochefort sur la liste...

DEUXIÈME OUVRIER. — Alors, sûr que c'est une farce!...

L'INDIVIDU. — Ça en a l'air!...

PREMIER OUVRIER. — Cré nom de nom de nom!... qu' c'est embêtant qu' ça soye pas vrai!... j' suis pas riche, mais c' que j'aurais donné pour qu'il attrape

un' bonne volée, c'est rien de l' dire!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Et Lachut-Desfeuil, qu'est-c' qu'y dit?...

L'INDIVIDU. — Il a donné sa démission!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Ah! tant pis!... c'est un brave homme, c'lui-là!...

L'INDIVIDU. — Lepreux aussi, l'a donnée...

PREMIER OUVRIER, *consterné*. — Lepreux aussi!... l' seul chic type d' la Chambre?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Dommage!... c'taient des zigs, ces deux-là!... (*Montrant le Palais Bourbon.*) et là-dedans, des zigs, y en a pas des mille et des cent!... (*Un temps.*) maintenant, y vont pouvoir rester tant qu'y voudront dans la saleté... ces deux types-là partis, personne les tannera pus!...

PREMIER OUVRIER. — C'est-y qu'ils aiment la saleté, les aut's députés?...

DEUXIÈME OUVRIER. — J' sais pas si y l'ai-

ment... mais ça les gêne pas... ils ont toujours peur qu'on balaie...

PREMIER OUVRIER. — Alors, Pernéfas va core s' tirer d' la mélasse, c'te fois-ci?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Toujours, qu'y s'en tirera...

PREMIER OUVRIER. — C't' enrageant!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Quoi donc qu' tu l'y en veux si fort sans l' connaître?... moi, j' pourrais pas m'acharner tant qu' ça sur un qu' j'y connaîtrais pas sa pomme...

PREMIER OUVRIER. — Y t'est égal, à toi, Pernéfas?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Mais non... vu qu' j'y connais sa pomme et que j' l'ai dans l' nez... mais, si je n' faisais que d' savoir par les journaux c' qu'y patrouille, j'y serais moins acharné qu' j'y suis...

PREMIER OUVRIER, *se montant*. — Mais si, à

force d' patrouiller, y fiche tout à bas, quoi qu' tu diras?...

DEUXIÈME OUVRIER, *toujours paisible*. — Ben, j' dirai qu'il a tout fichu à bas!... quoi qu' tu veux y faire?...

PREMIER OUVRIER. —

IV

Autour du Palais-Bourbon. Passants nombreux et houleux. On ne se masse pas encore, mais on se groupe. On ne stationne pas, mais on « pose ». — Murmures quand passe un agent. Protestations quand passe une escouade.

UN OUVRIER, *bon zig, regardant autour de lui.* — A finira par aller plus loin qu'on n'voudra, e' te plaisanterie-là!...

DEUXIÈME OUVRIER, *moins bon zig, mais pas méchant non plus.* — Ça dépend jusqu'ou qu'on veut qu' ça aille?...

PREMIER OUVRIER. — ... videmment...

DEUXIÈME OUVRIER. — Car enfin, quoi qu' c'est qu'on veut?...

PREMIER OUVRIER. — On veut la liberté, la justice...

DEUXIÈME OUVRIER. — Moi, d'abord, pour

commencer, j' leur lâcherais l' père La Pudeur...

PREMIER OUVRIER. — Qui ça, qu' tu leur lâcherais?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Ben, l' vieux rasoir d'hypocrite qu'est cause d' tout c' chambar-dement-là!...

PREMIER OUVRIER. — Qui ça qu'en est cause?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Ben, l' sénateur des quat-z-arts... donc!... y veut pas qu'on danse en rond, alors, c'est pour ça qu'on a commencé à s' cogner...

PREMIER OUVRIER. — Malheur!... c'est pourtant vrai... moi, c' qui m' chipote, c'est qu'y s'appelle comm' ça, c't' imbécile!... à cause des chansons, qu' ça m' chipote...

DEUXIÈME OUVRIER. — Mais c'est pas comme les chansons!... c'est avec un e qu' ça s'écrit...

PREMIER OUVRIER. — Qu'ça soye avec un e ou avec au't chose... à l'œil, c'est tout pareil...

DEUXIÈME OUVRIER. — C' qu'y a d' sûr, c'est qu'à la place du gouvernement j' l'aurais donné tout d' suite aux étudiants, l' sénateur des quatre-z-arts...

PREMIER OUVRIER. — Pour en quoi faire?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Ben, c' qu'ils auraient voulu... pour l' fiche à l'eau si ça leur avait chanté... pour danser autour en gueulant d'ssus si ça leur avait suffi...

PREMIER OUVRIER, *un peu effaré*. — Oh! ç'aurait p't-êt' été raide tout d' même!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Ah! bah!... tu trouves moins raide qu'y ait des centaines d' types qui s' fassent fausser la margoulette pac' qu'y a un vieux cafard qu' ça gêne d' voir faire aux autres c' qu'y n'ose pas faire lui-même?... t'es donc maboul, qu' tu dis des choses comme ça?...

PREMIER OUVRIER, *perplexe*. — Enfin, un' supposition que l' gouvernement voudrait bien l' lâcher, l' vieux cafard, comment qu'y s'y prendrait?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Ben, j' sais pas au juste, moi!... j'ai pas l'habitude d' ça... j' peux en parler que d' chic... mais, si c' tait moi l' gouvernement, j' dirais gentiment aux étudiants : « On vous a démoli vot' petit Carrère, qu'est un bon p'tit zig, bien crâne... qu'a empêché lundi, d'vant la Chambre, qu'un officier, — soi-disant d' paix, — qui n' menait pas large à c' moment-là, soye passé à tabac... pour le r'mercier, nous l'avons fait défoncer quand y rentrait la nuit tout seul... »

PREMIER OUVRIER. — Oh! tu crois que...

DEUXIÈME OUVRIER. — Parbleu!... (*Continuant.*) « La première fois, nous l'avons raté, la seconde, nous l'avons réussi, ben,

nous r'connaissons qu' nous avons eu tort... et nous vous offrons un' compensation... v'là l' père La Pudeur qu'a tout fait!... nous vous l' donnons... passez-le à tabac aussi, ou à autre chose... à vot' choix... »

PREMIER OUVRIER, *saisi*. — Oh!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Parole! v'là c' que j' ferais si j'étais l' gouvernement... (*Un temps.*) mais c'est jamais Carnot qu'aura un' idée comme ça!...

PREMIER OUVRIER. — Jamais!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Surtout maint'nant qu'il a la colique... y doit core êtr' pus plaque qu'avant...

PREMIER OUVRIER. — Probable!... (*Pensif.*) c'est tout d' même pas hurph, un chef d'État qui dorlote ses boyaux à Marly pendant qu'on se f... des coups de revolver à Paris?... (*Un temps.*) Et c'est-y vrai, core, qu'y soye malade?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Parait qu' oui!... à force d' faire croire qu'y l'était pour pas r'cevoir Dodds, on dit qu'il a fini par l' devenir pour de bon...

PREMIER OUVRIER. — L' bon Dieu qui l'a puni!...

DEUXIÈME OUVRIER, *rigolant*. — T'y crois, toi, au bon Dieu?...

PREMIER OUVRIER, *hésitant*. — Des fois!...

DEUXIÈME OUVRIER. — Fait-y chaud, hein?...
(*A un sergot qui le bouscule pour le faire circuler.*) Poussez pas, nom de nom! ou j' cogne!...

(*Commencement de bousculade. Un monsieur veut s'interposer et reçoit un coup de poing qui le fait saigner du nez. Satisfaits du résultat obtenu, les agents vont exercer plus loin. — Accalmie momentanée.*)

UN VALET DE CHAMBRE, *gros, gras, favoris bien peignés, l'air d'un magistrat vieilles cou-*

ches, qui fait les cent pas devant l'entrée de la Chambre, arrêtant un autre domestique qui passe très vite, un paquet sous le bras. — Tiens!... y a longtemps!... comment ça va, Joseph?...

JOSEPH, *s'arrêtant court.* — Ah! bah!... Monsieur François!... ça va pas mal... c'est vrai qu'y a longtemps tout d'même...

M. FRANÇOIS. — Depuis qu'on a quitté la cambuse d' la rue d' Varenne... vous y êtes toujours, vous?...

JOSEPH. — Ah! jamais!... j'ai parti presque tout de suite après vous... M^{me} la baronne m' dégoûtait...

M. FRANÇOIS. — Et moi, donc!...

JOSEPH. — A comptait les bougies dans l's' armoires... et, où qu' vous êtes, pour l'instant, monsieur François?...

M. FRANÇOIS. — Chez l' marquis d' Réac...

JOSEPH. — C' côté-ci d' l'eau?...

M. FRANÇOIS. — Toujours!... j'la passerai jamais, l'eau!...

JOSEPH. — Moi, j' suis d' l'autr'... chez l' comte d'Entoc...

M. FRANÇOIS, *hautain*. — Titre du pape?...

JOSEPH. — ... bablement... e' qu'y a d' sûr, c'est qu'on est pas trop mal... M. le comte est rien bassin... mais M^{me} la comtesse et ces demoiselles, y a pas pus facile à servir...

M. FRANÇOIS. — Pas toujours eu l'habitude...

JOSEPH. — Si!... y sont riches d'puis tout l' temps... c'tait déjà l' père... (*Un temps.*) vous v'nez par là, monsieur François?...

M. FRANÇOIS. — Non!... j'attends M. le marquis à la sortie d' la Chambre... M^{me} la marquise m'a envoyé lui apporter son pardessus...

JOSEPH. — Par ce temps-là?...

M. FRANÇOIS. — Un' frime... pour savoir si c'est bien à la Chambre qu'il a v'nu...

JOSEPH. — Jalouse?...

M. FRANÇOIS. — Les principes... car, pour c' qui est du tempérament, a s'en bat l'œil...

JOSEPH, *montrant le Palais-Bourbon.* — Alors, y a un' séance rigolo, aujourd'hui?...

M. FRANÇOIS. — Je ne sais pas!... pour quoi?...

JOSEPH. — Si c'est qu' vot' monsieur y est v'nu?...

M. FRANÇOIS. — Mais, il y vient... ou du moins il est censé y venir tous les jours...

JOSEPH *stupéfait.* — Il est donc député?...

M. FRANÇOIS. — Un peu!...

JOSEPH, *grimace.* — Ah!... d'où ça?...

M. FRANÇOIS. — D'Indre-et-Sarthe...

JOSEPH. — Un député qui parle?...

M. FRANÇOIS. — Pas souvent... (*Joseph fait un mouvement pour partir.*) restez donc!...

nous allons les voir sortir... quand y s' sont engueulés, y font des têtes... c'est drôle comme tout!...

JOSEPH. — J' vous crois!... mais j' peux pas!... faut que j' rentre pour accompagner la voiture... M^{me} la comtesse sort à cinq heures avec ces demoiselles...

M. FRANÇOIS. — Au Bois?...

JOSEPH. — Non... à la *Piste fleurie*...

M. FRANÇOIS. — Qu'est-ce que c'est qu' ça?...

JOSEPH. — Vous connaissez pas la *Piste fleurie*?... c'est là-bas, dans l' parc de Neuilly... place Villiers... un champ de roses... c'est ravissant!...

M. FRANÇOIS. — Et après?... qu'est-ce qu'on y fait, dans l' champ d' roses?...

JOSEPH. — On y monte en bicyclette, donc!... c'est là qu' M^{me} la comtesse et ces demoiselles apprennent... on est tranquille,

personne n' vous voit, on prend sa leçon dans 500 mètres d' piste, au milieu des roses, et ça n' coûte pas cher!... non, là, vrai, la *Piste fleurie*, ça m' donne à moi-même envie d' monter d' ssus ces outils-là!...

M. FRANÇOIS, *dédaigneux*. — Fi!... M. l' marquis n' permettrait pas des exercices comme ça à ces dames!...

JOSEPH. — Un vieux croûton, hein?...

M. FRANÇOIS. — D'abord... et puis, c'est pas seulment lui, mais y a son groupe...

PREMIER OUVRIER, *se plantant à un autre endroit, au coin du pont*. — Ben, nous som-mieux ici... y a pus d'ombre...

DEUXIÈME OUVRIER. — Oui, mais c't' embêtant d' pas pouvoir rester où qu'on veut... et pis, savoir si on va pas core nous déloger?... (*Il se baisse.*)

PREMIER OUVRIER. — Qu'est-ce que c'est qu' tu ramasses?...

DEUXIÈME OUVRIER. — L' *Figaro*, que l'arbin a perdu... (*Il déplie le « Figaro ».*)

PREMIER OUVRIER. — Quoi qu'y dit, l' *Figaro*?...

DEUXIÈME OUVRIER, *parcourant le « Figaro ».*
— Ben, a sont rien sévères, les condamnations!...

PREMIER OUVRIER. — C'est quoi?...

DEUXIÈME OUVRIER. — Des vingt, des quinze jours de prison... pour rien... (*Lisant.*)

« Quinard, garçon marchand de vin, vingt jours : A crié : « *Mort aux vaches!* »

« Cappé, courtier, quinze jours : a toussé dans la figure d'un gardien de la paix en faction devant la préfecture de police... »

PREMIER OUVRIER. — Pour avoir toussé... Mâtin!... qu'on les fiche donc tout d' suite sur un piédestal, les sergots!...

DEUXIÈME OUVRIER, *continuant.* — « Le-

simple, ouvrier bijoutier, quinze jours. A traité les agents de sergots... »

PREMIER OUVRIER, *saisi*. — Quinze jours pour les avoir appelés par leur nom!...

DEUXIÈME OUVRIER, *reprenant*. — « M^{lle} Poirée, couturière : un mois, pour avoir déclaré aux agents que M. Lozé était un c... »

PREMIER OUVRIER, *riant*. — Ça, c'est l'pus drôle!... seulement, un mois, c'est cher!... pour c' prix-là, aurait au moins fallu l' déclarer à Lozé lui-même!...

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est dégoûtant!... (Il replie le « Figaro ».) Cré nom!... fait-y soif, hein?...

PREMIER OUVRIER. — Oui... pis, ça n' sent pas bon, dans ce coin-ci d' Paris!...

DEUXIÈME OUVRIER. — C'est la Seine qu'a chaud...

PREMIER OUVRIER, *reniflant l'air et se pen-*

chant vers l'eau. — Oui... j' crois qu' c'est d' là qu' ça vient... c'l' horrible!...

UN PETIT TYPO, *qui passe en courant avec des épreuves, montrant du doigt la Chambre. — Non... c'est d' là... c'est pour ça qu' c'est Lauzéabond!...*

V

Avenue du Bois-de-Boulogne, à l'entrée du bois.

NEUF HEURES DU MATIN

Arrêtée contre la grille :

UNE MARCHANDE DE FLEURS, 56 ans; grasse, rouge; cheveux gris, ébouriffés par le vent. (Appuyée contre sa petite charrette.) — Va t'y ou va-t'y pas pleuvoir ?...

UN MARCHAND DE CHIENS, 22 ans; les yeux bouffis, les lèvres minces, un soupçon de moustache et une amorce d'accroche-cœur. (Il tient en laisse un carlin et deux petits havanais.) — On dirait qu' ça s' décide tout d' même!...

LA MARCHANDE DE FLEURS. — A la bonne heure! car, c'est pus une vie!... qu'y a pas pus d' fleurs dans la campagne que d' sus ma main...

LE MARCHAND DE CHIENS, montrant la petite

charrette. — Où qu'as ont poussé, alors ?...

LA MARCHANDE DE FLEURS. — C'est un' manière d' parler, comme de juste... pour dire qu' chaque tête d' fleur revient à un prix 'xorbitant... ainsi, t'nez, pour avoir e' paquet d' bluets-là, qu' c'est autant dire rien... ben, y m' coûte un sou !... (A un monsieur qui passe à cheval.)... trennez-moi, m'sieu?... chetez-moi un bouquet ?... (Elle brandit une botte de pivoines sous le nez du cheval, qui se jette de côté.)

LE MONSIEUR, ramenant son cheval. — SACRR !...

LA MARCHANDE DE FLEURS, recommençant le même mouvement. — Ça vous portera bonheur...

LE MONSIEUR, furieux, cherchant à ramener une seconde fois son cheval. — Allez-vous me laisser tranquille, à la fin ?...

(Il parvient à passer.)

LA MARCHANDE DE FLEURS, criant. — Eh !

va donc ! 'spèce d' marron sculpté !...

(*Le monsieur continue sa route avec calme.*)

LE MARCHAND DE CHIENS, *criant aussi.* —
Ver de vase !...

(*Le monsieur semble ne rien entendre.*)

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Panamiste !...

(*Le monsieur fait un mouvement.*)

LE MARCHAND DE CHIENS. — Chéquard !...

(*Le monsieur revient sur ses pas, menaçant, rouge, exaspéré, mais il lui est impossible de faire approcher de la petite charrette son cheval, qui se sourient de la botte de pivoincs. La marchande de fleurs et le marchand de chiens se regardent en ricanant.*)

LE MARCHAND DE CHIENS, *tendant sa main ouverte comme s'il offrait quelque chose au cheval.* — P'sttt !... p'sttt !... viens-t'en, mon petit !... viens-t'en ben vite !...

LE MONSIEUR, *sortant du bois, et allant à un sergent de ville qui cause dans l'avenue, à*

l'entrée de l'allée des piétons. — Voulez-vous venir avec moi, je vous prie?...

LE SERGENT DE VILLE, *bourru.* — Où ça?...

LE MONSIEUR, *très poli, indiquant la petite charrette.* — Là... à deux pas...

LE SERGENT DE VILLE. — Quoi faire?...

LE MONSIEUR. — Ces gens que vous voyez, après avoir fait peur à mon cheval, m'ont dit des injures épouvantables...

LE SERGENT DE VILLE, *conciliant.* — Qu'est-ce que ça vous fait?...

LE MONSIEUR. — Mais ça me fait beaucoup...

LE SERGENT DE VILLE, *méprisant et paternel.* — Comment...vous n'êtes pas au-dessus d'ça?...

LE MONSIEUR, *agacé.* — Pas du tout, et si j'avais pu approcher d'eux, je ne vous dérangerais pas, mais mon cheval... (*Il continue à expliquer son affaire au sergent de ville, qui ne s'en émeut nullement.*)

LA MARCHANDE DE FLEURS, *au marchand de*

chiens, montrant le monsieur qui parlemente avec le sergent de ville. — Nous allons-t'y avoir des embêtements pour la chose d'ça?...

LE MARCHAND DE CHIENS, *avec conviction.* — Jamais!... ça serait plutôt l' classe dirigeant... e' que j' rigolerais si on l' camionnait au poste!...

LA MARCHANDE DE FLEURS, *apercevant une femme jolie et élégante qui arrive, en marchant vite.* — V'là sûr un' cliente!... (*Elle prépare une botte de bluets à la dame.*) *trennez-moi, ma p'tite dame?... 'chetez-moi un bouquet?...* (*La dame s'arrête.*) *c'est d' la belle fleur qu'y a pas pus beau... voyez-moi ça?...*

LA DAME. — Avez-vous des roses?...

LA MARCHANDE. — Voilà, ma p'tite dame!... j' vous offrerais des bluets, pac' que c'est core pus jeune et pus gracieux... (*Elle sort une petite touffe de roses thé un peu meurtries.*)

LA DAME, *regardant les roses.* — Celles-ci ne sont pas fraîches...

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Si on peut ?... c'est frais comme l'œil et ça embaume la rose... qu' c'est l' cas de l' dire !...

LA DAME. — Si vous n'en avez pas d'autres, je préfère prendre les bluets...

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Vous ferez bien !... t' nez, flairez-moi ça ?... c'est cueilli d'à c' matin... y a pas pus frais... (*Elle lui fourre la botte de bluets sous le nez.*)

LA DAME, *se reculant*. — Non... je n'aime pas l'odeur des bluets...

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Vous avez tort... ça a pourtant bon goût !...

LA DAME, *prenant les bluets*. — Qu'est-ce que je vous dois ?...

LA MARCHANDE DE FLEURS, *toisant attentivement la dame*. — C'est deux francs... (*Mouvement de la dame.*) vous trouvez p't-êt' qu' c'est cher ?... mais je n'gagne rien d'sus... c'est vrai !... tel qu' vous l' voyez, c' paquet-là me revient à 1 fr. 75... rien

n'pousse, vu la sécheresse... rien de rien ..

LA DAME, *donnant 20 francs.* — Voilà !...

LA MARCHANDE DE FLEURS, *la pièce entre les dents, cherchant dans la poche de son tablier.* —

Tendez... j'vas faire d'la monnaie?... (*Elle s'éloigne en courant ; la dame attend.*)

LE MARCHAND DE CHIENS, *la main au chapeau.*

— Madame aurait pas, des fois, envie d'un beau p'tit chien ?...

LA DAME. — Non, merci !...

LE MARCHAND DE CHIENS. — C'est qu'j'ai un' occasion qu' madame n' trouvera p't-êt' pas un' aut' fois... (*Il enlève le carlin par la peau du dos et le présente à la dame.*)

LA DAME. — Non, merci, c'est inutile !...

LE MARCHAND DE CHIENS. — Si madame aimerait mieux un beau p'tit bichon, qu'y en a p't-êt' pas deux dans Paris pour les soies aussi longues et tout ?...

LA DAME. — Non... je ne veux pas acheter de chien... (*Elle va au-devant de la marchande*

qui revient, prend sa monnaie et s'en va.)

LA MARCHANDE DE FLEURS. — A la bonne heure!... parlez-moi d'un' cliente comme ça... qui n' marchande pas, ni rien...

LE MARCHAND DE CHIENS. — Le paquet d' bluets qui vous r'vient à 1 fr. 75... c'est e'lui qui vous r'venait tout à l'heure à un sou... s'pas ?...

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Ben, c'est d'jà cher !...

LE MARCHAND DE CHIENS, *regardant la dame qui s'éloigne.* — C't' un' cocotte !...

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Allons donc!... c'est au moins un' femme du monde !...

LE MARCHAND DE CHIENS. — Ah! ouich!... on t'en fichera des femmes du monde!... c'est tout au plus un beurre demi-sel... et core, j' suis généreux !...

LA MARCHANDE DE FLEURS, *regardant dans l'avenue.* — J' vois plus not' chéquard et son sergot ?... où qu'y sont ?...

LE MARCHAND DE CHIENS. — Y s'auront cavalé... (*Examinant une jeune femme qui arrive à pied avec un monsieur.*) en v'là core un' qu'est jolie, seulement, a bat l' briquet en marchant... (*Au monsieur.*) si m'sieu voulait offrir un beau p'tit chien à madame?... (*Il enlève le carlin par la peau du dos, etc., etc.*)

LA JEUNE FEMME, regardant la bonne figure grimaçante et froncée du carlin. — Oh ! la bonne tête !...

LE MONSIEUR. — Combien, ce chien ?...

LE MARCHAND DE CHIENS. — 120 francs !... on peut dire qu' c'est donné !...

LE MONSIEUR. — Voulez-vous 50 francs ?...

LE MARCHAND DE CHIENS. — Jamais d' la vie !... (*Le monsieur et la dame vont pour passer.*) voyons, m'sieu ?... puisque madame en a envie...

LA DAME. — Mais non... je...

LE MONSIEUR. — 50 francs si vous voulez, pas un sou de plus ?...

LE MARCHAND DE CHIENS. — Abouler mon cabot pour 50 balles?... (*Indigné.*) j'aimerais mieux l' manger !...

(*Le monsieur et la dame parlementent à demi-voix et s'éloignent.*)

LE MARCHAND DE CHIENS, les regardant avec dégoût. — C'est des gens qu'est mariés!... (*Apercevant le monsieur à cheval qui revient au trot.*) Ah ! v'là l' vieux tocasson qui s' ramène !...

(*En arrivant à la même place, le cheval du monsieur a peur, se dérobe, glisse et verse de côté.*)

LE MARCHAND DE CHIENS, suivant les phases de la chute. — Colle-toi su' l' museau !... bien fait !...

LA MARCHANDE DE FLEURS, regardant le monsieur qui se relève, couvert de boue, au milieu d'un rassemblement. — C'est l' qui l'a puni !...

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
1987



BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI